



[www.comptoirlitteraire.com](http://www.comptoirlitteraire.com)

André Durand présente

**Jean GIONO**

**(France)**

**(1895-1970)**



**Au fil de sa biographie s'inscrivent ses œuvres  
qui sont résumées et commentées  
(surtout "*Le chant du monde*")  
qui est étudié dans un dossier à part).**

**Bonne lecture !**

Le 30 mars 1895, il est né à Manosque (Alpes-de-Haute-Provence) où, fils unique, il vécut une enfance pauvre mais heureuse et rêveuse. Son père, belle figure de sage et de guérisseur, était un cordonnier issu d'une famille italienne très modeste. Il lui parlait de son grand-père, gendarme piémontais et carbonaro épris de liberté, réfugié politique en France, de quoi alimenter un rêve d'Italie et de liberté, toute une partie de son inspiration romanesque. Sa mère, repasseuse, était provençale. La famille vivait rue Grande, dans une maison obscure où l'atelier de la mère était au rez-de-chaussée, celui du père au second. Il lui lisait la Bible et lui disait : «*Si tu connais ces deux choses : la poésie et la science d'éteindre les plaies, alors tu sera un homme*» (*"Jean le Bleu"*, chapitre IX). Enfant solitaire, rêveur et timide, il fut parfois berger dans les collines.

En 1900, il entra dans une école des Présentines. De 1902 à 1911, il fut élève au collège de Manosque. En 1907, premier communiant, il cessa aussitôt toute pratique religieuse. En 1911, il alla en vacances à Vallorbe, dans le Jura suisse, chez des cousins piémontais de son père, les Fiorio. Pour aider son père âgé et malade, en octobre, il abandonna ses études alors qu'il était en seconde, et entra, à l'âge de seize ans, comme garçon de courses à l'agence manosquine du "Comptoir national d'escompte". Grand lecteur, il se constitua cependant une solide culture d'autodidacte grâce à la collection bon marché des classiques Garnier, poursuivant ainsi les lectures commencées avec son père : la Bible, Homère, les tragiques grecs, Virgile, les lyriques américains (Melville, Whitman). Étant trop pauvre, il ne put lire ses contemporains.

Dès l'âge de seize ans, il écrivit des poèmes en vers réguliers publiés dans un journal local.

Il fut mobilisé en janvier 1915, comme soldat de deuxième classe dans l'infanterie. Sa période d'instruction, dans la Drôme et dans les Alpes, dura dix-sept mois. En mai 1916, son meilleur ami, Louis David, fut tué en Alsace. En juin 1916, il fut envoyé au front à Verdun. Il fut commotionné par l'explosion d'un obus. En décembre, bénéficiant d'une permission, il se rendit pour la première fois à Paris. En 1917, il se trouva dans le secteur du chemin des Dames. En 1918, il participa à la bataille du Kemmel et y fut légèrement gazé. Après l'armistice, il resta mobilisé un an encore. De cette épouvantable épreuve dont son meilleur ami ne revint pas, de cette expérience traumatisante de l'absurdité et de l'horreur de la guerre, il sortit écoeuré, il garda «*la grande plaie dont tous les hommes de mon âge sont malades*» (*"Jean le Bleu"*). Son œuvre allait être marquée par l'obsession du sang et de la cruauté, par la violence affectant les éléments naturels autant que les groupes humains. Et il y acquit les convictions viscéralement pacifistes qu'il allait exprimer dans les années trente.

Démobilisé en octobre 1919, il séjourna à Marseille avant de retrouver son poste à la banque de Manosque, où son père mourut en avril 1920. Le 22 juin, il épousa civilement Élise Maurin, qui enseignait au collège de Manosque et qu'il avait rencontrée dès 1914. Ils firent leur voyage de noces en Savoie et à Vallorbe.

Il reprit son travail d'employé de banque et entreprit d'écrire. En 1921, il s'attela à un roman médiéval qui resta inachevé, "*Angélique*".

En 1923, il devint sous-directeur de l'agence manosquine du "Comptoir national d'escompte".

En 1924, il découvrit la musique et achata ses premiers disques.

Après l'échec de son roman médiéval, il adopta un autre ton, lyrique ou épique pour célébrer la nature et la vie paysanne de la Haute Provence, dans des oeuvres empreintes d'une savoureuse vigueur qui lui firent connaître ses premiers succès littéraires :

---

**"Accompagné de la flûte"**  
(1924)

Recueil de poèmes en prose

### Commentaire

Ils sont imprégnés d'un hellénisme bucolique, d'un paganisme, parfois un peu trop appliqué. On y trouve cependant déjà ces images qui marqueront le style de Giono. L'écriture apprivoisait doucement le mystère des choses, donnait une caresse complice à la vie.

---

Giono reçut les encouragements du peintre Lucien Jacques, qui allait demeurer son ami le plus fidèle. En 1925, il commença *"Naissance de l'Odyssee"*, un roman ironique sur le mensonge créateur : l'humour, la réflexivité, les jeux intertextuels apparurent donc très tôt dans son œuvre, mais furent comme refoulés parce qu'ils ne correspondaient pas, à ce moment-là, à une attente du public. Il publia plutôt :

---

### ***"L'esquisse d'une mort d'Hélène"*** (1926)

#### Dialogue poétique

Il se tient entre la veilleuse et une captive troyenne devant la dépouille d'Hélène de Sparte.

### Commentaire

Rien de moins intellectuel que le théâtre de Jean Giono, qui prend sa source au niveau exact des travaux, des jours et des humbles passions populaires.

---

Le 25 octobre 1926, naquit Aline Giono.

En 1928, les éditions Grasset reprochant à *"Naissance de l'Odyssee"* son côté « jeu littéraire », Giono leur envoya son premier roman, qui, après une prépublication dans la revue "Commerce", fut publié avec un prière d'insérer qui le présentait ainsi : *« Né à Manosque en 1895, sait lire et écrire, ne sait pas nager. »*

---

### ***"Colline"*** (1928)

#### Roman de 180 pages

Dans le hameau des Bastides Blanches, *« à l'ombre froide des monts de Lure »*, les habitants exploitent avec violence et aveuglement les ressources naturelles. En plein été, la terre se venge en tarissant la source. La sécheresse sévit, le hameau est menacé de mort, la peur règne, attisée par le vieux Janet, qui s'exprime comme un sorcier. Tout le village, ligué contre lui, va le sacrifier pour faire cesser l'envoûtement quand un incendie se déclare, ranime la solidarité des villageois, tandis que Janet meurt, miraculeusement, de mort naturelle.

### Commentaire

*"Colline"*, drame de l'eau, roman fantastique où le surnaturel est présent en pointillé, est aussi et surtout l'exaltation de la terre, conçue comme une personne, non seulement vivante mais sensible et dotée d'une puissance redoutable. Giono écrivit dans la préface de 1930 : *« À l'époque où, petit berger bénévole, j'accompagnais le père Massot à la garde de ses ouailles, je fus marqué par cette terreur divine qui ruisselait des collines [...], il me parut que Pan était surtout fait de cette terreur et de cette*

*cruauté*». Noirceur et cruauté étaient donc dès le début dans cette œuvre souvent considérée comme pleine de bons sentiments.

«*Colline*» suit l'attente et montre l'irruption de la catastrophe dans le déroulement quotidien des jours. Le récit abonde en indications chronologiques ponctuelles telles que : «*Gondran va voir la pendule : quatre heures pourtant*» (page 44) - «*C'est midi*» (page 48) - «*Ce soir, le troisième jour, ils sont revenus brisés de fatigue*» (page 76). C'est la succession des heures, l'alternance du jour et de la nuit, sans précision de date ou d'année, qui fournissent le cadre temporel de la fiction qui couvre environ une période d'un mois, probablement le mois d'août. Le texte épouse l'ordre chronologique et restitue l'expérience des personnages au jour le jour. Le présent de narration, temps majoritaire avec le passé composé, fait coïncider le temps du lecteur avec le temps vécu des personnages. Ceux-ci sont immergés dans la durée sans pouvoir la dominer, paralysés par la peur.

La structure dramatique s'apparente donc à celle d'une tragédie en cinq actes. Le premier acte correspond aux signes prémonitoires du malheur et à l'émergence de la peur aux Bastides Blanches. Il s'achève sur l'image de Gondran et Marguerite au chevet de Janet. Ils ont «*les yeux gourds, la bouche amère, le cœur tout chaviré d'inquiétude, de mystère, de peur*» (page 68). Les Bastides Blanches se sont barricadées et attendent la catastrophe. Aux trois actes suivants, le malheur pressenti frappe en prenant la forme de la sécheresse (pages 68 à 98), de la maladie de Marie (pages 98 à 132) et du feu (pages 133 à 173) qui marque l'apogée de la catastrophe. Le cinquième acte commence avec la recherche du bouc émissaire, Janet, et s'achève avec sa mort (page 179) (avant même que Gondran ait pu le tuer) et celle de Gagou (page 184). Comme dans la tragédie, la mort des coupables libère du mal et réinstalle la paix. Les personnages vivent plongés dans l'instant de crise, pris à la fois dans le temps cyclique et tragique, en dehors du temps historique.

Les Bastides sont assaillies par la sécheresse et le feu. Gondran déclare avoir vu bouger la colline (page 173) ; l'incendie commence par «*un grondement terrible [...] Le monstre terre se lève*» (page 158). La traversée des épreuves successives de la sécheresse, de la maladie et du feu par les Bastides Blanches est une traversée symbolique de la mort. Jaume, le personnage initié qui domine la micro-société, est le seul à vivre une expérience proche de la mort, lors de l'incendie : «*De bonne foi il s'est cru mort [...] Tous les sacs de chair où se fait la vie dansaient sur les flots éperdus de son sang*» (page 159). L'initiation et la mort symbolique débouchent sur une renaissance et une transfiguration du personnage initié. Jaume parvient à renouer avec ses origines chthoniennes. Il devient l'égal de Janet ; comme lui, il subjugue par sa parole qui porte les secrets de la terre (page 174) et ressemble à un arbre : «*Jaume est un peu seul. Il est un peu à l'écart, seul. Il se sent devenir grand et solide comme un arbre*» (page 134). Il est enfin libéré de la terreur et pénètre le mystère panique du monde naturel. À la fin, il ne s'oppose plus au savoir de Janet, il se l'est au contraire approprié. Mais sa fille, Ulalie, femme qui n'est pas mère, n'a pas droit à la transfiguration panique.

Janet, médium de la terreur panique, qui exprime «*tout le jus sucré du mal*» (page 132), réunit les traits ambivalents du guérisseur et du sorcier maléfique, du fou et du savant. Il «*voit plus loin que les autres*» (page 60), mais «*a quelque chose de dérangé dans la cervelle*» (page 60). Vieillard impotent, il est avant tout une parole, médium du dieu Pan, de la grande force qui habite la terre : «*Il y a dans la parole du vieux, des avens où gronde une force cachée*» (page 80). La typographie change pendant ses moments de transe (pages 105 à 119) où ses auditeurs perçoivent l'étrangeté de sa voix et de son discours : «*C'est comme de l'eau, ça ne tient pas dans les mains serrées [...] Ça faisait comme un troupeau qui passait*» (page 62). Il livre à Jaume le chemin qui peut aider l'être humain à redécouvrir Pan, à revivre en harmonie avec la terre, à la respecter : «*Toi et moi, nous sommes à lui, aussi ; seulement, depuis le temps, nous avons oublié le chemin qui monte à ses genoux : ce chemin, il faudrait pouvoir le retrouver*» (page 117). Janet (diminutif de Jean) apparaît comme un poète devin, traversé par une parole qui ne lui appartient pas. C'est pourquoi les Bastides Blanches le rendent responsable des fléaux qui les accablent. Divisées, ébranlées, elles retrouvent leur unité en désignant un bouc émissaire. La mort de Janet les libère de la violence externe et interne et le meurtre final du sanglier peut être interprété comme un sacrifice substitué au meurtre de Janet. Il restaure l'harmonie de la microsociété et refoule la violence.

Gagou (son nom signifie «*le baveux*») représente l'instinct de la terre et s'oppose à Janet par son mutisme et son agilité. Mais il est lui aussi marginalisé et possède la même science que le vieillard,

non formulée, instinctive. Son portrait (page 14) l'apparente à un animal. Tout ce qui effraie les gens des Bastides Blanches ne l'atteint pas : la nuit, le chat, le feu. Il meurt, consumé par le feu, élargi aux dimensions de l'univers, dans une apothéose : *«Il s'approche, tend la main et, malgré l'étau de feu qui broie ses pieds, il entre dans le pays des mille candélabres d'or»* (page 155).

Giono ne se contente pas de reproduire l'espace provençal, il le transpose et le recrée. Les lieux inventés se mêlent aux lieux réels ; il transforme les distances et les proportions. Ainsi, il place les Bastides Blanches dans un environnement à la fois montagnoux (Lure) et urbain (Manosque), au détriment de la vraisemblance géographique mais au service de la signification romanesque. Le site des Bastides, qui apparaissent *«comme des colombes posées sur l'épaule de la colline»* (page 16), symbolise le drame d'un village écartelé entre la nature sauvage inhumaine et la civilisation moderne aliénée (*«ce qui vient de la ville est mauvais : le vent de la pluie et le facteur»* [page 16]).

Dès la première page, Giono introduit la vie grouillante de la nature provençale : le sainfoin voisine avec les oliviers, les avettes, les bouleaux, les platanes, le *«désert lavandier»*, les genévriers, le tout balayé par le vent (pages 9 et 10). La nature personnifiée (*«C'est entre les collines, là où la chair de la terre se plie en bourrelets gras»* [page 9]) suit ses lois propres, auxquelles les êtres humains doivent se soumettre, le mal étant éveillé dans leurs coeurs par sa vengeance. *«En faisant "Colline", j'ai voulu faire un roman, et je n'ai pas fait un roman : j'ai fait un poème !»* (*"Entretiens"* [page 142]).

Pourtant, Giono a subi une série d'attaques contre l'écriture profondément originale de cette œuvre, à mi-chemin entre le roman et le poème narratif, mêlant les maladroites du langage populaire à l'inflation baroque des images. Dans sa préface de 1930, il affirma qu'il avait voulu rendre la vérité des *«hommes simples et nus»* qu'étaient les paysans de la région de Manosque : *«J'ai employé cette langue-là pour écrire "Colline". J'ai dit en commençant qu'il fallait être vrai.»* Ce projet le plaçait parmi les écrivains soucieux d'abandonner la langue «littéraire» pour retrouver la spontanéité et le naturel du langage parlé, oral, plus proche de la réalité. Dans le «roman parlé», l'auteur se départit de son langage pour donner l'illusion que le récit est écrit dans la langue des personnages. C'est le fruit d'un travail très concerté qui aboutit à une écriture hybride dont la «vérité» linguistique serait à discuter. Utilisant le discours indirect libre pour introduire dans les passages narratifs la langue de ses paysans, Giono semble souvent s'adresser davantage à un auditeur qu'à un lecteur, comme pour recréer une situation de communication orale. De ce fait, il adopte très rarement le statut de narrateur omniscient, il relate les événements en les réfractant à travers le regard et la sensibilité des protagonistes, le plus souvent Gondran et Jaume.

Pour la première séquence de *"Colline"* qui est une description (page 9), Giono utilise des procédés cinématographiques : il joue sur le contraste entre le plan général qui rapetisse les Bastides Blanches dans l'espace : *«Quatre maisons fleuries d'orchis, jusque sous les tuiles, émergent de blés durs et hauts. C'est entre les collines, là où la chair de la terre se plie en bourrelets gras»* (page 9) et le gros plan sur les animaux : *«La couleuvre émerge de la touffe d'aspic [...], la belette darde son museau dans le vent [...], la laie gronde sous les genévriers»* (page 10). Le sang y est présent, comme il le sera dans la dernière séquence : *«Le sainfoin fleuri saigne dessous les oliviers [...] ; une goutte de sang brille au bout de sa moustache»* (pages 9 et 10) ; *«des larmes de sang noir pleurent dans l'herbe»* (page 190), ce sang final étant chargé de toutes les connotations que lui confèrent les événements précédemment relatés. Les descriptions panoramiques inscrivent l'histoire dans l'infini de l'espace cosmique, telles ces deux phrases qui terminent l'épisode de Gondran au verger : *«Les Bastides ne sont plus dans la nuit que de petites lueurs sous les arbres. Une grande étoile monte au-dessus des collines»* (page 61).

Les images, les personnifications transforment l'énoncé descriptif en récit épique de la vie des éléments : *«L'orage qui bouchait les défilés du fleuve s'est levé. Comme un taureau fouetté d'herbes, il s'est arraché à la boue des plaines ; son dos musculeux s'est gonflé ; puis il a sauté des collines, et il s'est mis en marche dans le ciel»* (page 35). L'évocation de l'orage prend ici les allures d'un tableau baroque et fantastique qui devient un peu plus loin la peinture mignarde d'une pluie féminisée, victime des assauts du soleil et du vent : *«il pleut. Une petite pluie rageuse, irritée puis apaisée sans motif, lardée des flèches du soleil, battue par la rude main du vent, mais têtue. Et ses pieds chauds ont écrasé l'avoine»* (page 35). La description est donc non seulement récit dans le récit mais aussi poème. L'écriture obéit souvent à une logique poétique. La fonction de la description consiste moins à

décrire qu'à transfigurer et élargir le drame humain aux dimensions de l'univers, à insérer l'histoire dans un espace voué au mouvement et à l'instabilité : «*Je chante souvent le rythme mouvant et le désordre*», écrivit Giono à la fin de «*Aux sources mêmes de l'espérance*».

Les images sont nombreuses : liées le plus souvent à un contexte descriptif, elles s'engendrent par contamination phonique, sémantique et s'organisent en constellations. Giono semble préférer la comparaison pour qualifier les personnages. La copule comparative la plus fréquente est bien sûr «*comme*», mais l'auteur évite la monotonie en utilisant aussi l'expression «*on dirait*» : «*La porte du grenier saute sur ses gonds. On dirait que, là-haut, on écrase une portée de chatons à coups de talon*» (page 28). On rencontre aussi : «*Il a pris l'allure inquiète et rasée d'une bête*» (page 88).

Métaphore et comparaison peuvent s'engendrer mutuellement. Ainsi, la comparaison de Marie avec une racine de bruyère : «*Est-ce Marie qu'elle a dans ses bras? Ou bien une grande racine de bruyère, pleine de nodosités*» se transforme un peu plus loin en métaphore : «*Babette, à pleine bouche, baise férocement la racine de bruyère*» (page 127). De même, une image peut revenir, légèrement modifiée.

À la manière d'un langage chiffré, les images anticipent parfois sur les événements. Ainsi les deux comparaisons de Janet avec du «*bois de mort*» (pages 23 et 105) annoncent la mort du personnage. De même, le feu, avant d'embraser la colline, surgit métaphoriquement pour désigner la maladie mystérieuse de Marie : «*À travers sa peau on voit le feu qui la dévore flamber autour de ses os*» (page 101).

Les images donnent aux éléments naturels un poids symbolique et mythique et en font des personnages à part entière : «*L'air est comme un sirop d'aromates, tout épaissi d'odeur et chaud, au fond*» (page 135). Des constellations d'images s'organisent autour des thèmes clefs du récit, la colline et la parole.

La poésie des éléments donne à sentir et à voir le monde en perpétuel mouvement. Décrire, comparer, c'est faire chanter le monde. Tous les règnes de la vie échangent leurs caractères à travers les images et offrent au lecteur la vision d'un monde où les matières et les formes vivent en complète dépendance et harmonie.

Le roman suscita l'admiration d'André Gide, qui salua «*le Virgile en prose de la Haute-Provence*». Il obtint le prix Brentano et donna à son auteur une notoriété nationale.

Marcel Iglésis en a réalisé une adaptation pour la télévision (1980).

---

En 1928, Giono rédigea un roman, «*Angiolina*», qu'il laissa inachevé. On y trouve Toussaint, un nabot à grosse tête et un avare qui a la passion de l'or. Impatient de devenir riche, il entraîne dans l'aventure les familiers du misérable café de Manosque où il a ses habitudes, y compris la fille du patron, Angiolina, dite la Bioque, qui est amoureuse de lui. Il médite de punir la cupidité de ses acolytes en les noyant dans le vivier asséché où ils sont censés trouver l'or.

Il fit cette année-là son premier séjour estival dans les Alpes ; d'autres allaient avoir lieu presque tous les ans, jusqu'en 1938.

En février 1929, il séjourna une semaine à Paris pour la sortie de «*Colline*». Il rencontra Gide, Paulhan, Chamson, Fargue, Adrienne Monnier, Poulaille.

---

### **«Un de Baumugnes»** (1929)

Roman de 165 pages

À la «*Buvette du Piémont*», à Manosque, en Haute-Provence, le vieux journalier Amédée est attiré par un grand gars qui paraît affreusement triste, et provoque ses confidences. Albin venait de la montagne, de Baumugnes. Trois ans auparavant, il était tombé amoureux fou d'une fille, Angèle, qui

s'était laissé séduire par le Louis, «*un type de Marseille, un jeune tout creux comme un mauvais radis*». Il ne lui avait pas caché que son intention était de mettre la fille sur le trottoir. Depuis, Albin était inconsolable, traînant de ferme en ferme, sans se résoudre à remonter à Baumugnes. Alors le vieux, qui n'est que bonté, décide de l'aider et rachète Angèle. Mais sa famille la tient recluse dans la cave de la ferme de la Douloire avec son enfant. Albin, qui s'approche, joue sur son harmonica une mélodie qui bouleverse le narrateur : «*parce que c'est ça qui faisait la force de toute la musique, combien on avait entassé de choses pures là-dedans [...] On en était tout tremblant, on était à la fois dans une fleur et on avait une fleur dans soi, comme une abeille sourde qui se roule au fond d'une fleur. Le plus fort, c'est que c'était dit avec nos mots et de notre manière à nous*» (chapitre X).

### Commentaire

Sur le thème de la parole menteuse opposée ici à la musique, c'est un roman simple, rempli d'amour, de tendresse et de fraîcheur, le seul parmi tous ceux qui précédaient et qui suivirent jusqu'en 1937 à n'avoir rien de «*panique*», bien que l'orage prenne aussi des formes apocalyptiques (page 92), tandis que la Durance, au contraire, grignote insidieusement le sol : «*La garce de Durance en train de manger les terres*» (page 109).

Le roman a une structure policière et Giono y inaugurerait la technique de la narration à la première personne par un témoin de l'action. La tension dramatique ne vient pas de la peur ou de l'attente du pire mais du dévoilement progressif de l'énigme posée au départ : «*Où est Angèle?*» Ceci détermine une alternance de temps forts qui correspondent aux découvertes d'Amédée, et de temps faibles où l'incertitude et le désespoir s'emparent de lui. Amédée doute à trois reprises : à son arrivée à la Douloire (page 77), après la découverte de la tasse utilisée et des cris d'un nourrisson (page 88), enfin quand il cherche Angèle en vain pendant une semaine. La structure de l'œuvre est celle d'un roman policier raconté par l'enquêteur.

Le narrateur, Amédée, est amené à marquer des pauses dans son récit rétrospectif de l'histoire d'Albin et d'Angèle, pour tracer un bilan de ses recherches et tirer les conclusions de son enquête. Ces pauses (pages 77 et 80) scandent le récit et articulent les séquences narratives. À cette structure par dévoilement progressif du mystère s'ajoutent les effets de symétrie entre le début et la fin du roman. Le récit enchâssé du séjour d'Amédée à la Douloire, qui constitue l'histoire policière proprement dite, est encadré par deux scènes de confidences entre Albin et Amédée. De même, deux scènes de repas à la Douloire (pages 55 à 59 ; pages 151 à 153) assurent l'équilibre du roman et créent un phénomène d'écho. L'alternance régulière des passages narratifs et des commentaires d'Amédée, des temps forts et des temps faibles de l'enquête, les jeux de symétrie contribuent à l'originalité du volet central du triptyque.

Le personnage d'Albin, qui relève à la fois du groupe des initiés et des initiateurs, incarne la face paisible et bienfaitrice du dieu Pan. Sa bouche ne déverse pas une parole maléfique, terrifiante, mais une musique «*pour la guérison de l'homme et de la femme*» (page 120). Il détient la science des secrets de la terre : «*Ça, c'était une musique de vent, ah ! mais une musique toute bien savante dans les belles choses de la terre et des arbres*» (page 105). Les sons de sa «*monica*» (page 25), comme ceux de la syrinx, possèdent la puissance du sacré. En l'entendant, Amédée avoue être «*tout effrayé [...] de la force de Baumugnes*» (page 134), Philomène et Clarius se sentent devenir fous (page 133). Mais Albin est fondamentalement bon et pur comme l'indique son prénom («*albus*» signifie «*blanc*»). Sa musique restitue l'unité de la Douloire (qui signifie, bien sûr, «*douleur*») et permet aux cœurs de communiquer autrement que par le langage.

Albin et Angèle vivent une mort symbolique : Albin pendant son insolation où il perd connaissance («*je tombai dans la paille comme mort*» [page 31]) ; Angèle pendant son séjour dans la cave et à l'intérieur du silo («*Puisque je te dis qu'elle est morte et enterrée sans qu'on sache où*» [page 118]). L'initiation et la mort symbolique débouchent sur une renaissance et une transfiguration du personnage initié : la renaissance d'Albin se réalise à travers l'image de la mue. La dernière image d'Angèle nous la montre allaitant son enfant (page 185). Elle s'unit aux rythmes cosmiques en participant aux forces de fécondation et de procréation.

Ce roman est le seul aussi, parmi les romans de Giono, dont le résumé pourrait être celui d'un roman pour bibliothèque de gare. Giono a d'ailleurs déclaré : «*J'aimerais, un jour, traiter précisément avec mon expérience actuelle, du problème de l'amitié. J'ai essayé maladroitement, de l'écrire dans "Un de Baumugnes qui, pour moi, est plus une histoire d'amitié qu'une histoire d'amour."*» ("Entretiens" [page 161]).

Situé dans le cadre géographique de la Haute-Provence, le roman est dominé par une forme de relief : la Douloire est «*adossée au plateau*» (page 47). Le monde dégradé de la ville est incarné à travers Marseille, sa ville natale, pays «*tors et le cœur pourri*» (page 18), par le personnage noir de Louis, rival d'Albin, proxénète d'Angèle. Baumugnes incarne l'utopie d'une société humaine au sein de l'espace sauvage. La terre y joue le rôle de berceau, refuge de l'être humain : le village est placé «*sur cette petite estrade de roche, au bord des profondeurs bleues, tout contre la joue du ciel*» (page 24). La musique a remplacé le langage et instaure transparence et harmonie entre les habitants : «*Baumugnes, c'était un endroit où on avait refoulé les hommes hors de la société. On les avait chassés ; ils étaient redevenus sauvages avec la pureté et la simplicité des bêtes*» (page 168). L'être humain, chez Giono, fuit l'espace urbain, incarnation de la société dégradée du monde moderne et rêve d'une société enracinée dans le règne végétal et animal, vivant au rythme de la terre, où les notions morales de bien et de mal n'ont plus aucun sens.

"*Un de Baumugnes*" est aussi, comme "*Colline*", un roman parlé qui semble souvent s'adresser davantage à un auditeur qu'à un lecteur, comme pour recréer une situation de communication orale. Ainsi, dans ce passage : «*Voilà que, vers les midi, une chèvre débouche du toumant, puis deux, puis cinq avec deux chevreaux et un petit gars haut comme ça qui marchait en baissant la tête*» (pages 47 et 48), l'énoncé «*haut comme ça*» paraît accompagner un geste à l'adresse d'un interlocuteur en chair et en os.

La description est non seulement récit dans le récit mais aussi poème. L'écriture obéit souvent à une logique poétique. La description de l'orage devient surréaliste : «*Une confiture d'encre sans forme ni rien, avec des tressautements de tonnerre et un grand rire d'éclair qui montrait ses dents en silence avant de bramer*» (pages 90-91). Les mots s'engendrent selon des motivations poétiques et non réalistes : «*confiture*» et «*encre*» s'harmonisent par leurs voyelles nasales ; les allitérations en «*r*» et la rime intérieure «*tonnerre*», «*éclair*» relient les groupes de mots suivants ; «*rire d'éclair*» joue sur le renversement de l'expression stéréotypée «*éclat de rire*» ; la phrase s'achève sur l'assonance du «*a*» nasalisé : «*dents*», «*en*», «*silence*», «*avant*».

Les images sont nombreuses : liées le plus souvent à un contexte descriptif, elles s'engendrent par contamination phonique, sémantique, et s'organisent en constellations. Giono semble préférer la comparaison pour qualifier les personnages. La copule comparative la plus fréquente est bien sûr «*comme*» : «*Comme il commençait à grogner à la manière de petits porcs*» (page 72). «*Il s'en venait tout le long de la Durance un air d'Alpe, franc de lame comme un rasoir*» (page 113) - «*L'air était bon comme de la soupe*» (page 154). Des constellations d'images s'organisent autour des thèmes clefs du récit, la musique et la femme.

En 1934, Pagnol tira du roman le film "*Angèle*", avec Orane Demazis, Henri Poupon, Annie Toinon.

---

---

### **"Regain"** (1930)

Roman de 190 pages

Aubignane, petit village près de Manosque, se meurt. Seuls trois fidèles y vivent encore. Mais l'hiver finit par chasser le vieux forgeron, et la vieille Italienne, veuve du puisatier, la Mamèche, disparaît au printemps, avec la promesse qu'elle avait faite à Panturle, homme primitif proche de Pan, de lui trouver une femme. Au village, maintenant, ne reste plus que ce chasseur qui devient peu à peu fou de solitude. Mais survient Arsule, une femme conduite là par la Mamèche, compagne malmenée de Gédémus. Pour elle, Panturle rouvre la terre jadis féconde, l'ensemence de blé, le blé du pain de

l'amour qui annonce au village de nouveaux enfants comme celui que porte Arsule, la victoire sur la terre et la réconciliation finale : «*C'est une terre de beaucoup de bonne volonté*».

### Commentaire

Le mot «*regain*» désigne l'herbe qui repousse après une première coupe, et cette fable qui célèbre avec une savoureuse vigueur la nature et la vie paysanne peut être lue comme le passage de l'état premier d'une humanité chasserresse au stade de l'agriculture. Panturle, à la fin, a vaincu «*la terre ancienne, renfrognée et poilue avec ses aigres genêts et ses herbes en couteau*» (page 185), il l'a domestiquée tout en acceptant de lui être soumis, de lui appartenir, de dominer d'abord en lui des instincts de sauvagerie.

Situé dans le cadre géographique de la Haute-Provence, le roman est dominé par une forme de relief : Aubignane est «*collé contre le tranchant du plateau*» (page 16). Le vent ronge le plateau et parcourt sans cesse l'étendue. La terre est instable : «*Il y a une maison qui s'est comme décollée*» apprend-on au début du roman (page 16).

Cependant, comme «*Un de Baumugnes*», «*Regain*» est d'abord l'histoire d'un amour et des virtualités qu'un homme porte en lui sans le savoir : parce qu'il aime, un être se sauve et sauve ceux qui l'entourent. Cependant, Giono insiste sur le goût du sang qu'ont tous les hommes et sur la violence qui règne en eux comme dans le monde : la pulsion de cruauté se manifeste quand Panturle patouille à pleines mains dans les tripes sanglantes du renard. On peut y voir la trace de l'expérience de la guerre qu'il avait eue. Son lyrisme est devenu plus sobre et plus mesuré. Les personnages sont d'authentiques paysans, mais le poète s'est davantage retenu de leur prêter sa voix et ses mots merveilleux.

La structure se fonde sur le contraste entre ses deux parties. Le temps est celui de la lente reconstruction d'un village, de sa patiente résurrection. Pôle de répulsion dans la première partie, Aubignane devient pôle d'attraction dans la deuxième. Les signes négatifs d'agonie du village s'inversent en signes positifs. Deux phrases se font écho par contraste : «*Alors, l'oncle, c'est là-bas, Aubignane, là où ça a l'air tout mort?*» (page 15) et «*Là-bas, à Aubignane où, d'habitude, c'est roux comme du maïs, c'est vert de verdure, d'une belle verdure profonde*» (page 142). Le soc de charrue qui, au début, avait quitté le village avec Gaubert, revit avec Panturle (page 135). La Mamèche disparue reparait à la fin. Comme son titre l'indique, le temps dans «*Regain*» est celui du renouveau. Chaque partie commence à l'automne et s'achève au printemps (le récit couvre une durée de trois ans et demi), comme pour symboliser le cycle perpétuel qui fait passer de la mort à la vie. Le roman se termine sur une promesse d'avenir, la fécondation d'Arsule qui s'unit aux rythmes cosmiques en participant aux forces de procréation (page 183).

Panturle connaît une traversée symbolique de la mort lorsqu'il s'évanouit, après sa chute dans le ruisseau Gaudissart (page 91) : «*Depuis un moment, il a recommencé à vivre*» (page 93). La traversée du plateau pour Arsule s'apparente aussi à un rite de passage, lorsqu'elle craint et croit apercevoir le spectre noir, incarnation de la mort (page 58). Mais l'initiation et la mort symbolique débouchent sur une renaissance et une transfiguration du personnage initié. Panturle parvient à renouer avec ses origines chthoniennes. Au début du roman, homme rustre et solitaire qui vit de prédation (page 17), il devient agriculteur et sédentaire. Il connaît la même transformation que la terre d'Aubignane (page 185). Le roman s'achève sur sa victoire et sa réintégration dans le sein de la nature : «*il est solidement enfoncé dans le sol comme une colonne*» (page 185), cette transfiguration rappelant la colonne végétale qu'il était au départ : «*c'est un arbre*» (page 17). Arsule et Panturle s'unissent, poussés par la force folle du printemps. La Mamèche, dont le nom dit la fonction maternelle qu'elle remplit aussi bien face à Panturle, qui l'appelle «*la mère*» (page 32), que pour tout le village, rêve de redevenir la terre : «*Je resterai ici tant que je ne serai pas devenue cette terre, moi aussi*» (page 32). La terre est métaphore de la femme et inversement.

Les différents portraits de la Mamèche lui confèrent les traits ambivalents de la mère et de la sorcière : «*C'est une vieille cavale toute noire*» (page 11) - «*la Mamèche met son doigt noir dans le lait*» (page 34) - «*les grands ongles des pieds nus grincent sur la pierre comme des griffes de bêtes*» (page 29). Son départ, la nuit d'arrivée du printemps, prend les formes d'un rite sabbatique (page 43). Prêtresse

des forces de renouveau, sa mort est à l'origine de la renaissance d'Aubignane, comme celle de son mari avait permis la naissance du village. Banon, la «*villotte*», offre les mêmes dangers que Marseille : l'appât du gain y remplace la sensibilité et la communication vraie ; Arsule et Panturle, après le marché, «*ont soif d'être seuls dans leur silence*» (page 155).

«*Regain*» est aussi, comme «*Colline*» et comme «*Un de Baumugnes*» un «roman parlé» qui semble souvent s'adresser davantage à un auditeur qu'à un lecteur, comme pour recréer une situation de communication orale. Ainsi, dans ce passage : «*Et puis, voyez : le nuage montait doucement vers le large du ciel, il quittait la côte, il partait pour le voyage*» (page 41), l'impératif donne au récit un caractère d'oralité. De ce fait, Giono adopte très rarement le statut de narrateur omniscient : il relate les événements en les réfractant à travers le regard et la sensibilité de Panturle.

Les images sont nombreuses : un critique en a dénombré trois cent cinquante. Liées le plus souvent à un contexte descriptif, elles s'engendrent par contamination phonique, sémantique, et s'organisent en constellations. Giono semble préférer la comparaison pour qualifier les personnages. La copule comparative la plus fréquente est bien sûr «*comme*». Mais on trouve aussi : «*Maintenant le grand couteau qui ressemble à un devant de barque navigue sur la terre calmée*» (page 135). Métaphore et comparaison peuvent s'engendrer mutuellement. Le désir d'Arsule et de Panturle, avant leur rencontre, est figuré par la même image de l'eau associée au feu : «*Elle entend chanter au fond d'elle cette eau aigre comme du feu*» (page 74), l'«*eau aigre*» devenant «*vinaigre*» chez Panturle : «*Ces autres choses auxquelles il pensait, qui sont dans la peau comme des vinaigres*» (page 76). Le feu revient un peu plus loin : «*Cette force folle que le printemps a mise au creux de ses reins et qui bout, là, comme une eau toujours sur le feu*» (page 80).

Les images donnent aux éléments naturels un poids symbolique et mythique et en font des personnages à part entière. Ainsi, le vent est personnifié à plusieurs reprises : «*Il venait bien en face et il leur a plaqué sa grande main tiède sur la bouche*» (page 60). Le vent taquine Arsule, semblable au dieu Pan amoureux des nymphes. «*Le vent entre dans son corsage comme chez lui [...] C'est ce vent aussi qui fait l'homme depuis un moment*» (page 61). Mais le vent est aussi cheval : «*Il galopait bride abattue à travers le plateau*» (page 67) ; couleuvre : «*Le vent est dans sa chemise [...] tout frétilant comme une couleuvre*» (page 84) ; chat : «*C'est un ronron de chat*» (page 76). Des constellations d'images s'organisent autour des thèmes clefs du récit, le vent et le plateau.

En 1937, Marcel Pagnol a tiré du roman un film du même nom, avec Fernandel et Orane Demazis, Gabriel Gabrio.

---

En 1930, le succès de ses romans permit à Giono de quitter la banque pour vivre de sa plume et d'acheter sa maison du Paradis, à Manosque (Montée des Vraies-Richesses), où il vécut jusqu'à sa mort, avec sa femme et ses deux filles (Aline, née en 1926, et Sylvie, née en 1934), de refuser de prendre la direction de l'agence de sa banque à Antibes, préférant démissionner que de quitter Manosque.

C'est en écrivant «*Regain*» qu'il songea à regrouper ses trois romans en une trilogie : «**Trilogie de Pan**». Mais, contrairement à la conception traditionnelle de la trilogie où les histoires doivent se suivre, les trois oeuvres n'offrent aucun lien narratif, aucun personnage récurrent. Le dieu Pan n'y apparaît jamais en tant que tel. C'était un dieu de la mythologie grecque et latine, à moitié homme, avec des pieds et des cornes de bouc, une chevelure inculte, ayant pour attributs la syrinx (flûte à sept roseaux, dite flûte de Pan dont la musique provoque la terreur panique des paysans mais possède aussi des pouvoirs guérisseurs), le bâton de berger, la couronne ou le rameau de pin. Ses ébats amoureux avec les nymphes, ses danses frénétiques égayaient la campagne. Les poètes et les philosophes ont transfiguré le joyeux compagnon du cortège de Dionysos en incarnation du Grand Tout et de la nature, en dieu mystique de la philosophie orphique des mystères de la terre. Il hante la trilogie, transparaisant aussi bien, dans «*Colline*», à travers la montagne de Lure, la montagne de l'enfance de Giono, à travers le vent et le printemps dans «*Regain*», que dans l'étrange musique d'Albin dans «*Un de Baumugnes*». Cependant, au-delà de leurs différences apparentes et à une première lecture, les trois oeuvres ont en commun leur ancrage régional, leur thématique chtonienne,

leur philosophie de la terre et leur langue paysanne sublimée en ce que Giono appelait la «*poésie panique*», «*poésie vraiment sortie de la terre*».

Une certaine connexité peut cependant être détectée dans la trilogie par la révélation progressive qui s'y fait des relations entre l'être humain et la terre : la terre sauvage dans "Colline", la terre natale d'Albin dans "Un de Baumugnes", la terre cultivée, domestiquée, sans cesse renaissante dans "Regain". "Colline" met en scène la prise de conscience de la terreur panique : le roman est traversé par la peur des paysans découvrant la force et le mystère de la colline. "Un de Baumugnes", à travers le personnage d'Albin, illustre l'autre visage du dieu Pan, celui du chanteur du cortège de Bacchus, du musicien qui ensorcelle les êtres humains et envoûte la nature avec sa musique, la «*monica*» étant une transposition de la syrinx. Enfin, dans "Regain", Pan apparaît comme le dieu de la force vitale et régénératrice qui éclate au printemps. Il hante l'espace sauvage, la terre inhabitée, où l'être humain éprouve le frisson panique face à la nature vouée à elle-même. Chaque roman met en scène une petite communauté isolée dans l'espace sauvage, dans un site précaire qui la rend fragile et menacée, car le monde naturel agresse sans cesse l'espace humain tout en le protégeant contre la civilisation urbaine, la ville étant placée sous un signe négatif, les rapports y étant corrompus par l'argent, l'être humain y perdant le contact avec ses origines terriennes. Les trois communautés vivent à l'écart du monde civilisé, les chemins qui y mènent sont rudes et escarpés ("Colline" [pages 15 et 16] ; "Un de Baumugnes" [page 46] ; "Regain" [page 24]). Elles vivent en équilibre fragile entre le contact avec la nature ambivalente et la civilisation perniciose. Leur fragilité, leurs luttes, leurs épreuves symbolisent la difficile intégration de l'être humain dans le règne panique. Le retour à la terre, chez Giono, se situe aux antipodes d'une vision bucolique, idyllique ou écologique. La nature est cruelle, dévoratrice, toujours prête à engloutir l'être humain s'il ne la respecte pas.

La "Trilogie de Pan" trace l'itinéraire, de "Colline" à "Regain", de l'être humain qui apprend à connaître les dangers de la terre et à les apprivoiser, suit Pan dans ses diverses incarnations.

D'autre part, dans les trois romans, bien que sous des formes différentes, les protagonistes vivent une initiation qui les ouvre à une nouvelle vie. Les personnages initiateurs pénètrent, dès le départ, les mystères de la vie et de la terre. Ils ne sont pas sans analogie avec ce que Lévi-Strauss appelle dans la structure des mythes «*les médiateurs*», dont les caractéristiques majeures sont l'ambivalence et la fin tragique. La femme, métaphore de la terre, est une seconde terre où l'homme plante sa graine de vie.

Giono fit paraître, en marge du cycle de Pan, un court texte :

---

### **"Présentation de Pan"**

(1930)

#### Essai

Le récitant exalte la sensation («*Si l'on a ce don du ciel d'avoir de beaux sens, il n'y a qu'à se servir de ces instruments-là pour pénétrer le monde*»), le printemps «*qui ne choisit pas, mais qui pèse d'un poids égal sur l'amandier qui veut fleurir, sur la chienne qui court sa course, et sur l'homme*». Il s'efforce de dévoiler les secrets de Pan qui est également un souffle poétique issu de la terre et des êtres humains qui vivent à son contact. Transporté par l'ivresse dionysiaque, il célèbre cette force «*qui ne choisit pas mais qui pèse d'un poids égal sur l'amandier qui veut fleurir, sur la chienne qui court sa course, et sur l'homme*».

---

**“Naissance de l’Odyssée”**  
(1930)

Poème en prose

Ulysse est ici un beau parleur, lâche et coureur de jupons, qui a inventé “L’Odyssée” pour se disculper auprès de Pénélope qui l’attend depuis vingt ans. La réalité a été pitoyable, mais le menteur s’est pris à ses propres fables, et la vérité vint de ce que tous s’y laissèrent prendre et que le monde entier résonne depuis plus de vingt-cinq siècles du beau mensonge qui la dépasse infiniment.

Commentaire

Giono, qui était d’abord un conteur, c’est-à-dire un pipeur de dés, un manieur de mots, à son aise dans le mensonge, rendait un magnifique hommage à Homère, qu’il n’a cessé d’admirer, dans cette libre variation sur Ulysse, où le personnage connaît une dégradation en pratiquant le mentir-vrai qui est toutefois montré comme étant l’essence même d’une vie inauthentique.

Ce poème à la gloire d’Homère et du vieux monde méditerranéen tendait aussi à démontrer que le vieux texte était toujours actuel, que le monde grec vivait toujours sur les rives de la Méditerranée, dont le paysage s’accorde intimement avec les passions éternelles de l’être humain.

Ce fut, en fait, la première œuvre importante de Giono. Mais elle fut refusée par Grasset comme «*jeu littéraire*», alors qu’elle défendait déjà l’idée fondamentale très moderne de l’imposture qu’est l’œuvre littéraire, et ne parut qu’en 1930.

---

En 1931, Giono fit un voyage à Berlin.  
Il publia :

---

**“Le grand troupeau”**  
(1931)

Roman de 240 pages

Le grand troupeau, c’est d’abord celui des moutons qu’on fait descendre précipitamment de la montagne dans l’été 1914, comme une eau épaisse lâchée hors de son lit, vague après vague, serrés frileusement derrière le bélier-maître, parce que la guerre a été déclenchée. Puis c’est le grand troupeau des hommes qui combattent et sont massacrés comme des bêtes, les grandes images de l’Apocalypse, en alternance avec les images du plateau déserté, éclairant ces scènes de guerre.

Commentaire

Dans ce roman alternent les scènes lyriques et «*vitales*» de transhumance et les visions horrifiées du troupeau des hommes mobilisés par la guerre dans un climat d’apocalypse. On trouve pourtant des touches d’un humour noir et cynique, comme à l’occasion d’une recette de lapin : «*Que je te dise pour le lapin. Ne fais pas de civet, le sang cuit trop, ça n’a pas de goût. Voilà ce que tu fais : tu fais revenir la viande au poêlon avec des oignons et de la tomate, puis, quand c’est cuit, juste avant de servir, tu verses le sang frais là-dedans, juste avant de servir, juste avant. Le sang frais, ça t’a un goût !*»

Ce livre pacifiste est un réquisitoire contre la guerre, écrit par un homme qui avait fait la Grande Guerre, qui devait être «*la der des der*», qui voyait du fond de ses collines venir la suivante, qui voulait convaincre que c’était une abominable folie d’aller s’entretuer.

Pourtant, pour Giono, «*C’est un livre raté. C’est un livre qui est fait de morceaux d’anthologie, assez réussis les uns et les autres, mais qui ne donnent pas une unité au livre et dans lequel je n’ai pas donné ma véritable expérience de la guerre. [...] J’ai été obligé de le réécrire quatre fois parce que le*

*personnage du capitaine s'imposait, et que, malgré la guerre - j'avais à ma disposition toute l'artillerie de l'armée allemande pour le tuer - je ne réussissais pas à le tuer.»* (“Entretiens” [pages 229 et 178]).

---

---

**“Solitude de la pitié”**  
(1932)

Recueil de nouvelles

---

---

**“Solitude de la pitié”**

Nouvelle de 10 pages

Un gros et un maigre, le gros protégeant l'autre, prennent la patache et arrivent dans une petite ville où ils demandent du travail au curé. Il leur fait faire une dangereuse réparation dans le puits dont n'ose pas se charger le plombier, et va donner une leçon de musique. Le gros y descend, pieds nus et sans son pantalon qu'il laisse à l'autre, travaille encore alors que la nuit tombe. La réparation faite, le curé, indifférent, laisse sa servante les payer, et le gros découvre qu'il a reçu une pièce de dix sous.

---

**“Prélude de Pan”**

Nouvelle de 23 pages

Le 4 septembre, au-dessus de ce village de la vallée dont c'est la fête, des nuages se sont accumulés qui inquiètent ceux qui descendent de la montagne. Un étranger arrive qui attire et protège la colombe des bois dont un des bûcherons avait cassé l'aile. Comme il proteste, l'étranger le fait danser et, avec lui, les autres villageois et les animaux domestiques et les animaux sauvages, tous emportés dans une frénésie sexuelle qui laisse des fœtus monstrueux, l'étranger étant parti vers la Provence.

---

**“Champs”**

Nouvelle de 10 pages

Le narrateur a remarqué qu'un courtil sauvage a été reconquis sur la garrigue par un homme qui lui raconte qu'il vivait heureux dans la montagne avec sa femme et sa fille jusqu'à ce qu'ayant pris comme locataire un ouvrier italien il ait remarqué que sa femme était sensible à ses chansons. Aussi était-il parti sans rien dire et était venu s'établir là où la garrigue reprend possession du courtil sans qu'on sache si, après avoir attendu une réponse d'Italie, il était parti ou y était mort.

---

**“Ivan Ivanovitch Kossakioff”**  
(1925)

Nouvelle de 19 pages

Giono, pendant la Grande Guerre, est envoyé dans une unité russe pour y assurer la signalisation optique, et il est couplé à Kossakioff dont il devient l'ami en dépit de la barrière des langues. Ils se montrent leurs photos de famille. Giono parvient à le faire renoncer à donner les indications qui

auraient fait tuer des soldats qui fauchent des blés. Puis ils doivent se quitter, Giono faisant traduire par l'officier ce qu'il ressent pour cet homme dont il a appris qu'il avait été fusillé en 1917 à Châlons

### Commentaire

Avec cette nouvelle autobiographique, c'était la première fois que, dans son oeuvre, Giono parlait de la guerre de 1914-1918.

---

#### **“La main”**

Nouvelle de 4 pages

Le narrateur entend venir Fidélin, l'aveugle qui sait l'heure qu'il est grâce à sa main qui est devenue très sensible depuis le jour de son enfance où, un jour de procession pour Saint-Pancrace, il a perdu la vue pour avoir porté la lourde châsse. Il raconte que, à l'âge de vingt ans, des jeunes filles le faisaient les caresser, et que l'une d'elles, Antonia, a même dit qu'elle l'aimait. Mais il termine en révélant «*qu'il faut bien dire quelque chose pour rire*».

---

#### **“Annette ou Une affaire de famille”**

Nouvelle de 3 pages

Justin raconte de sa femme va s'occuper d'«*une affaire de famille*». Il s'agit d'Annette, la fille de la fille de la sœur de sa femme. Sa mère étant morte, on l'a placée chez un parent puis à l'orphelinat et, comme elle en sort à l'âge de vingt-et-un ans, Justin et sa femme veulent s'assurer qu'ils ne seront pas tenus responsables d'elle.

---

#### **“Au bord des routes”**

Nouvelle de 4 pages

L'aubergiste a vécu autrefois au Mexique, d'où son surnom de «*dit Gonzalès*», et racontait régulièrement des souvenirs de là-bas ; en particulier, celui de l'extraordinaire rencontre d'une femme. Pourtant, il ne s'intéressait pas à celles qui tournaient autour de lui. Et, lui qui disait être «*au bord des routes*», s'est fait aubergiste au bord d'une route et s'est marié.

---

#### **“Jofroi de la Maussan”**

Nouvelle de 13 pages

Jofroi, qui est vieux, a vendu son verger de la Maussan à Fonse. Mais, quand celui-ci commence à en arracher les arbres, il le menace de son fusil car il les a lui-même plantés. Fonse est prêt à lui vendre la terre, mais Jofroi a placé son argent et le voilà qui veut se suicider, qui essaie plusieurs fois, de façons différentes : en se jetant d'un toit, en se pendant, en se faisant écraser par les autos, jusqu'à ce qu'il meure d'une attaque et que Fonse arrache les arbres, en en laissant toutefois quelques-uns pour Jofroi.

## Commentaire

En 1933, Marcel Pagnol a, d'après la nouvelle, tourné "Jofroi", avec Vincent Scotto, Annie Toinon, Henri Poupon.

---

### **"Philémon"**

Nouvelle de 4 pages

«*Autour de Noël, c'est le temps des tueries de cochons*» où officie Philémon qui, à force, «*sent le mort*». Le narrateur et lui se rappellent ce qui s'est passé à Moulières-longues, une riche ferme où le père Sube mariait sa fille, qui avait étudié à Aix, avec un jeune homme délicat comme elle. Or, le père Sube ayant constaté, juste avant le départ à l'église, qu'un de ses cochons se mourait, il avait demandé à Philémon de le saigner et à sa fille de les aider et elle avait taché de sang sa robe blanche.

---

### **"Joselet"**

Nouvelle de 5 pages

Alors que Joselet regarde le soleil qui se couche, le narrateur apprend de lui les pouvoirs dont il dispose : faire tomber la pluie, guérir des maladies ou des blessures, faire succomber une femme. De ce dernier pouvoir, il a profité autrefois, mais il a cessé de le faire car l'amour enlève la force. Il sait que le monde est une grande machine où de grandes roues entraînent de petites, mais il sait aussi que chacun d'entre nous est la roue et que la force est celle que le soleil donne.

---

### **"Sylvie"**

Nouvelle de 3 pages

Le narrateur observe Sylvie qui est là-haut à faire un bas tout en gardant des brebis, et il se rappelle le jour de son retour de la ville, quand il a compris qu'elle y était devenue une femme, puis la conversation qu'il avait eue avec elle et où il a appris que ce qu'elle y avait vécu n'était pas beau. Et, maintenant qu'elle est restée «*Aux Chaussières*», il la regarde sans qu'elle le sache.

---

### **"Babeau"**

Nouvelle de 2 pages

L'auteur demande à Babeau de lui parler de la noyade de Fabre dans le réservoir. Mais, comme elle fait un tricot, elle termine d'abord ses «*diminutions*», puis elle raconte comment il lui a annoncé qu'il allait mourir, qu'elle n'en a pas moins continué à tricoter, qu'elle l'a trouvé flottant sur l'eau, qu'elle en a déduit qu'il avait dû se débattre et qu'elle a remarqué une grenouille sur sa joue.

---

**“Le mouton”**

Nouvelle de 4 pages

Le narrateur rejoint Félipe. Il va tailler ses arbres qui ont pour lui une personnalité. Il lui montre, dans la vallée, les champs qui font penser à des courtépentes et une colline qui ressemble à un mouton.

---

**“Au pays des coupeurs d'arbres”**

Nouvelle de 3 pages

Sur une terre où il y avait une olivette, une allée de pins, une cyprès, des ormes, on a tout coupé. Inversement, près d'une ferme en ruines, reste le cyprès qu'on plantait pour avoir le bruit de l'eau, même si on n'avait pas de fontaine.

---

**“La grande barrière”**

Nouvelle de 4 pages

Le narrateur vient de voir «*un des drames de la terre*» : il a entendu un gémissement et a vu deux corbeaux s'élever d'une herbe où il a trouvé une hase dont les deux petits qui venaient de naître avaient été tués, elle-même étant blessée. Il la caressa pour lui montrer qu'il avait de la pitié pour elle, mais se rendit compte qu'il lui inspirait de la terreur, qu'«*une grande barrière*» les séparait.

---

**“Destruction de Paris”**

Nouvelle de 3 pages

Le narrateur, de retour de Paris, apprécie sa campagne, se souvient d'un Parisien pressé dont il a essayé de comprendre la raison de sa hâte et à qui il propose de venir vivre la même vie que lui, le bonheur ne pouvant exister pour lui que lorsque Paris sera retourné à la nature.

---

**“Magnétisme”**

Nouvelle de 3 pages

Le narrateur, observant les hommes de «*ce maigre village de montagne*», se dit qu'ils sont les seuls, lui et eux, à posséder ce magnétisme de la terre qui leur permettrait de continuer à vivre si disparaissaient toutes les découvertes de la science et de l'art.

---

**“Peur de la terre”**

Nouvelle de 3 pages

Un jour que le narrateur ressent la peur de la terre, il descend à Reillanne, se rend compte que Sansombre, un voisin, y va aussi et pour la même raison que lui. Chacun de son côté, ils errent ainsi de magasin en magasin, se retrouvent au café où ils boivent du vin et repartent avec crainte vers la terre.

---

### **“Radeaux perdus”**

Nouvelle de 4 pages

Un jeune paysan a étranglé sa femme et est allé la pendre sans que son père s'en étonne. C'est que le pays est très dur. Il avait fait établir, par le notaire, un contrat de mariage avec la riche orpheline Augusta, à la suite duquel son fils l'a tuée. Ailleurs, le vieux Firmin s'est vu, après la mort de sa femme, promettre par son fils les bons soins d'une bru ; mais, lorsque celle-ci est venue, il s'est jeté dans le torrent.

---

### **“Le chant du monde”**

Nouvelle de 3 pages

Giono dit «*désirer écrire un roman dans lequel on entendrait chanter le monde*», où les éléments de la nature, qui sont des êtres vivants, seraient des personnages, où le personnage-homme ne serait plus isolé.

---

### Commentaire sur le recueil

Dans la plupart de ces vingt nouvelles dont les sujets sont tirés de la terre ou de la petite ville, Giono est lui-même présent. Il dit constamment «*je*», et c'est la plupart du temps bien lui qui parle. De chacune se dégage une philosophie amère, stoïque, désenchantée, celle de la solitude de l'être humain en lui-même, ou parmi les autres, ou dans la nature ; celle aussi de l'égoïsme. Les paysans intéressés, mesquins, parfois féroces, ne se trouvaient pas jusque-là chez Giono.

---

En 1932, la deuxième pièce de Giono, ‘**Lanceurs de graines**’, fut jouée à Genève, puis à Paris.

---

### **“Jean le Bleu”** (1932)

Autobiographie romancée de 230 pages

Giono évoque, avec vivacité et fraîcheur, son enfance à Manosque ; la figure de son père, cordonnier italien qui accueillait des compatriotes (comme «*l'anarchiste*») ; celle de sa mère, couturière, et de ses ouvrières ; l'école chez les soeurs de la Présentation ; les voisins dont deux musiciens qui devinrent ses amis ; son séjour auprès des bergers de la montagne afin de se fortifier ; la rencontre de l'homme noir qui lui fit lire «*”L'iliade” au milieu des blés mûrs*» ; l'éveil à l'odeur des femmes et à la sensualité ; l'histoire de la femme du boulanger ; le drame passionnel entre la Mexicaine et Gonzalès qui se maria avec Clara ; la rencontre de Franchesc Odripano qui méprisait le progrès car «*on n'a pas avancé d'un pas vers le bonheur [...] on a la moitié du coeur qui saigne*» ; le travail à la banque ; la protestation contre la Grande Guerre.

### Commentaire

«*C'est ma vie intérieure que j'ai voulu décrire dans "Jean le Bleu". Cette vie qui était essentiellement magique. Je ne pouvais pas la raconter autrement qu'en créant autour de moi les personnages qui*

*n'existaient pas dans la réalité, mais qui étaient les personnages magiques de mon enfance.»* (“Entretiens” [page 81]). “Jean le Bleu” fut donc, pour sa genèse, au confluent de l'autobiographie et du roman, du roman d'apprentissage, sans qu'on puisse dire que l'un a précédé l'autre. En tant qu'oeuvre achevée, il participe aussi de l'un et de l'autre genres. Il est impossible de démêler la part de réalité, celle d'invention pure, celle de transposition, celle de synthèse entre plusieurs réalités. Giono décrivit ainsi Manosque, sa propre ville : « *La ville à la fois cuite et pourrie, la ville qui sent mauvais comme un morceau de viande pourrie qu'on a mis à griller sur les charbons, la ville avec ses typhiques, ses fumiers.* » Mais il écrivit aussi : « *Si l'on a l'humilité de faire appel à l'instinct, à l'élémentaire, il y a dans la sensualité une sorte d'allégresse cosmique.* » L'épisode de la femme du boulanger, truculente chronique d'un adultère et de son pardon, a été adapté au cinéma, en 1939, par Marcel Pagnol, sous le titre “*La femme du boulanger*”, avec Raimu, Ginette Leclerc, Charles Moulin.

---

En 1932, Jean Giono reçut la Légion d'honneur.

Au cours de l'été, il rendit visite à Ramuz. Ce fut l'unique rencontre entre les deux écrivains.

---

### **“Le serpent d'étoiles”**

(1933)

#### Poème en prose

Le mythe de Pan revit une fois de plus dans ce récit où passe le grand souffle panique de la nature. À la fin, à la veillée de la Saint-Jean, les bergers improvisent des discours lyriques sous les étoiles pour célébrer l'harmonie cosmique en interprétant un drame lyrique en versets, au son de harpes éoliennes, de la gargoulette et du tympon.

#### Commentaire

Bien qu'il prétendit avoir recueillis ces contes animés par un lyrisme cosmique, Giono inventa ce texte étrange, écrit en 1930. Il le reconnut plus tard : « *Ces personnages sont plutôt faits avec moi-même qu'avec des bergers véritables. Je suis très gêné chaque fois qu'on me parle du "Serpent d'étoiles". Je pense à l'époque où j'ai écrit ce livre, et je sais pourquoi je l'ai écrit. Je l'ai écrit parce que j'avais besoin de trois mille francs pour partir en vacances.* » (“Entretiens” [page 72]).

---

### **“Le chant du monde”**

(1934)

#### Roman de 280 pages

Avec son ami Antonio, l'homme du fleuve, le vieux Matelot remonte le fleuve, à la recherche de son fils, le besson qui, parti au pays Rebeillard, plus haut au-delà des gorges, n'a pas donné signe de vie. Or ce pays est dominé par Maudru dont le besson a ravi la fille, Gina, et blessé le neveu. Tout l'hiver, il faudra à Antonio et Matelot se réfugier chez Toussaint, le guérisseur, où se trouvent aussi le besson et Gina. Matelot est assassiné par les hommes de Maudru. Mais le besson et Gina, ainsi qu'Antonio et l'aveugle Clara, peuvent s'échapper sur le fleuve alors que triomphe le printemps.

Pour un résumé plus précis et une analyse, voir GIONO - ‘Le chant du monde’

---

Passant alors par une période d'effervescence politique où, tout à l'enthousiasme d'avoir découvert un système de compréhension du monde susceptible d'apporter la joie à ses adeptes, Jean Giono, en 1934, s'engagea de plus en plus sur le terrain des luttes politiques et idéologiques. Après le 6 février 1934, il s'inscrivit à l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires, aux côtés des antifascistes et des communistes dont il se sentit proche pendant un an environ. Dans la revue "Europe". Il publia "**Je ne peux pas oublier**", texte contre la guerre. Il quitta alors l'Association, renvoyant dos à dos les systèmes capitaliste et communiste qu'il jugeait également nocifs pour l'individu.

Le 11 août 1934 naquit Sylvie Giono.

Il adhéra à des utopies généreuses qui apparurent dans ses oeuvres où il se voulut «*professeur d'espérance*» :

---

---

### **"Que ma joie demeure"**

(1935)

#### Roman

Sur le plateau Grémone, la nuit est d'une telle beauté que Jourdan ne résiste plus à l'envie de labourer à la clarté des étoiles, et il pressent que quelque chose va se produire qui arrachera à la tristesse les quelque vingt habitants dispersés dans les fermes de ce coin isolé de Haute-Provence. À l'orée de la forêt survient le «*guérisseur de lèpre*» qu'il attend instinctivement : Bobi, l'homme des chemins et de la route, qui joue de la flûte, l'acrobate qui rend la joie aux gens du plateau. Avec son langage de poète et sa générosité communicative, il leur prêche l'utile «*passion de l'inutile*», du temps passé à flâner ; il leur apprend à regarder la nature pour se réconcilier avec elle, à retrouver des gestes simples et comme oubliés. Ils décident peu à peu de garder une part de leur temps, de leurs biens, pour le plaisir ; à côté du blé, ils sèment des narcisses, donnent l'excédent des récoltes aux oiseaux, acclimatent des cerfs et des biches pour la joie de les voir passer, en particulier le cerf Antoine qui provoque un grand festin champêtre spontané. Une fraternité naît, une «*commune*» se fonde. Les paysans unissent leurs forces pour moissonner, et découvrent de nouvelles raisons de vivre. Cependant, pour que la joie demeure, il faut que chacun parvienne à la paix intérieure. C'est là qu'achoppe l'œuvre de Bobi et qu'arrive le dénouement : en même temps que la joie, il sème la confusion et le désespoir, car il est aimé à la fois de la sensuelle Joséphine et de la jeune Aurore, qui, puisque c'est en vain, se suicide. Le semeur de belles utopies s'enfuit par une nuit d'orage et se laisse abattre par la foudre sur le plateau.

#### Commentaire

Le titre est emprunté à un choral de Bach, dont Giono, qui, de 1930 à 1939, fit grand usage du mot «*joie*», qui recouvrait une notion complexe (le sentiment qui naît en l'individu lorsqu'il s'intègre harmonieusement à l'ordre naturel du monde, le sentiment tranquille d'être à sa place, accordé au rythme universel), a supprimé l'invocation à Jésus. Ce roman-poème, ce roman cosmique où il chantait la vie proche de la terre, la gloire des champs et des bois, la sagesse des bergers, est une gigantesque parabole lyrique. À côté des humains, le cerf Antoine est un véritable personnage. Le plateau, de vide horizontal sans limites, plat, nu, silencieux, raboté de vent, source de malaise, lieu inhospitalier où, pense Jourdan dès le début, les êtres humains mènent une vie de lépreux, la solitude les défaisant par morceaux, devient un enclos rond libéré d'une sensation d'écrasement, l'arbre apportant, avec l'être humain, la seule verticalité. Le héros messianique enseigne que la joie est le remède à cette manière de se décomposer vivant : «*Laisse-toi vivre dans la vie sans penser que tu joues de la flûte, et alors tu joueras*». Le roman, lumineux dans sa première partie où triomphent la confiance en l'être humain et l'espérance, est finalement sombre si on le considère dans son ensemble. Il reste fascinant non parce qu'il propose véritablement un mode de vie et une action, mais parce que, ne se présentant pas comme une utopie, créant comme un paradis, il fournit un rêve d'évasion à une société emprisonnée par la civilisation qu'elle a secrétée. Mais Giono a plus tard

avoué : «Je n'aime pas "Que ma joie demeure" parce que les personnages, qui sont des personnages en dehors du social, sont en train de remuer dans ce livre des idées sociales [...] Le thème central, c'est la générosité sans limites [...] Ce que j'avais oublié d'indiquer dans "Que ma joie demeure", c'est le côté féroce de la générosité, le côté vrille de la générosité, la générosité est une qualité ou une passion féroce et égoïste.» ("Entretiens"). On peut, en effet, considérer le didactisme trop explicite. Mais il reste que s'y épanouit ce style lyrique riche en métaphores qui seul est en mesure de «chanter le monde». Et le roman a été jugé à sa parution par plusieurs écrivains (Aragon, Delteil, Paulhan) comme le meilleur livre de Giono. Il a surtout enthousiasmé un vaste public, souvent jeune, qui y trouvait une réponse aux angoisses du temps.

---

Giono prit ses distances avec les communistes pour adhérer au pacifisme intégral. Autour de lui et du poète Jean Lescure (futur directeur de la revue "Messages" entre 1939 et 1946), toute une jeunesse militante se rassembla. En septembre 1935, une caravane formée d'une quarantaine de ces jeunes gens partit de Manosque en compagnie du romancier pour une randonnée dans la montagne de Lure. Elle s'arrêta dans la ferme abandonnée du Contadour qui, chaque année, à Pâques et au temps des vacances, devint un lieu de ralliement d'amis et de lecteurs attachés aux mêmes valeurs, vit un folklore un peu «hyppie» qui dura jusqu'en 1939. En 1936 furent lancés "Les Cahiers du Contadour", revue qui allait avoir sept numéros jusqu'en 1939. Giono se réjouit de la victoire du Front populaire. Mais, loin de se vouloir un guide, il disait : «On fait son bonheur soi-même, ne l'attendez pas de moi, mais de vous. Et, surtout, ne laissez pas aux autres le soin de vous le faire». Dans des essais, il prôna l'idéal d'une communauté paysanne et artisanale en accord avec les rythmes du monde naturel :

---

### **"Les vraies richesses"**

(1936)

#### Essai

Giono y oppose le mode de vie servile et contre nature des villes et du monde industriel à la communion avec la terre, au bonheur simple des travaux et des jours paysans. Il évoque son père qui avait en lui une sagesse, un don de poésie, une douceur et une gaieté à la saint François d'Assise qui en faisaient un homme dont on pouvait s'enorgueillir d'être le fils ; et Jean Giono n'est jamais plus éloquent que lorsqu'il trace le portrait de son père, l'homme qui lui a enseigné «les vraies richesses».

#### Commentaire

Ce livre traduisait en préceptes et en discours d'une éloquence qui se voudrait rationnelle ce qui, dans "Que ma joie demeure", appartenait à la fable et à la prophétie. Giono rappela dans la préface comment la vie lui avait fourni une réponse aux questions que le roman avait suscitées, au sein de quel «magma panique» il avait trouvé sa vérité. Cette apologie d'une vie paysanne héritée des bucoliques grecques et latines fut reçue comme un message d'espoir et lue comme une Bible par toute une jeunesse militante révoltée par la société industrielle, le machinisme et l'urbanisation : adeptes des auberges de jeunesse, de mouvements féministes, communistes, y lirent l'expression de leur désir de changement.

---

Giono, qui était devenu un pacifiste convaincu après la guerre de 1914-1918, rédigea ses premiers écrits empreints de ce sentiment :

---

**“Refus d'obéissance”**  
(1937)

Recueil de textes

---

**“Je ne peux pas oublier”**  
(1934)

---

**“Montée à Verdun”**  
(1930-1931)

Commentaire

C'est un chapitre écarté du “Grand troupeau”.

---

**“Veille d'attaque devant Saint-Quentin”**  
(1930-1931)

Commentaire

C'est un chapitre écarté du “Grand troupeau”

---

**“Quiconque donc me trouvera me tuera !”**  
(1930-1931)

Commentaire

C'est un chapitre écarté du “Grand troupeau”.

---

**“Bataille du Kemmel”**  
(1930-1931)

Commentaire

C'est un chapitre écarté du “Grand troupeau”.

---

**“Batailles dans la montagne”**  
(1937)

Roman

Dans le Trièves, pays de montagnes, au sud de l'Isère, la rupture d'une poche d'eau dans le glacier qui la surplombe provoque l'inondation d'une vallée où se trouvent quatre villages. Un charpentier itinérant, Saint-Jean, au péril de sa vie, fait sauter à la dynamite le barrage de rochers et d'arbres qui empêchait l'écoulement des eaux. Il devient un héros parmi ses compagnons menacés. Mais cet homme généreux pour la collectivité reprend sa route d'errant solitaire, en abandonnant Sarah, la

femme aimée et qui partage son amour, au seigneur de la région, Boromé, qui se révèle plus faible que lui. Aussi les autres retrouvent-ils bientôt leur vieil égoïsme.

### Commentaire

C'est, comme "*Le chant du monde*", un roman d'action violente : sauvetage, lutte contre les bêtes, exploits physiques, dangers. Mais il confirma que l'époque des dénouements heureux était passée. C'est un livre de la survie. Décidément, la joie ne saurait demeurer : le héros charismatique est un errant solitaire qui n'attend plus rien d'une vie quotidienne ; il est décrit «*comme s'il était loin, seul, avec le mince regard très bleu, indéfiniment attaché aux grandes choses*». Giono se montra pénétrant quand, dans son journal, il décela dans "*Batailles dans la montagne*" le signe d'un renouveau de l'épopée. Pourtant, il déclara aussi : «*Je n'aime plus "Batailles dans la montagne". J'ai voulu employer un style boueux pour peindre la boue : le résultat est illisible*».

---

### **"Le poids du ciel"** (1938)

#### Recueil de trois essais

Il comprend : "*Danse des âmes modernes*", "*Les grandeurs libres*", "*Beauté de l'individu*".

### Commentaire

Ce sont trois méditations quelque peu disparates, qui prolongent la méditation des "*Vraies richesses*", résumant et closent, sur le mode apocalyptique, la vision de Giono à la fin de cette époque. Elles oscillent entre le poème cosmique (il s'y trouve des photographies d'astres), l'exposé socio-économique, le pamphlet politique sur le monde moderne, sur l'absurdité de l'existence dans les grandes villes, sur le machinisme (prise dans la danse des machines, l'âme déserte le corps de l'homme, habite maintenant dans le métal, inspire des techniques inhumaines). Giono oppose à ces aberrations de la technique et du progrès contemporains la vie naturelle, la vie simple des artisans et des coupeurs de blé qui, dans la montagne, continuent de faire vivre cette civilisation paysanne qui «*sait utiliser les choses célestes avec un goût animal*». Ce livre, souvent prophétique, soulève des problèmes qui sont encore d'une actualité brûlante.

---

### **"Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix (Vivre libre I)"** (1938)

#### Essai

La société idéale serait faite de petites communautés de paysans et d'artisans convaincus de «*l'inanité de l'argent*» et de «*l'inutilité de la guerre*», de l'impérialisme des techniques qui ont détruit la liberté et la joie de vivre. Giono les invite à détruire de leurs propres mains l'ordre inhumain d'une civilisation qui les pousse à l'abattoir. Il leur parle de leur grandeur et de leur mission qui consiste à tuer la guerre. Selon lui, un mode de vie simple, assurant le mélange harmonieux avec le monde naturel, pouvait procurer la joie.

### Commentaire

Ce réquisitoire contre la révolution industrielle appartient à la prédication pacifiste de Giono, écrivain engagé dans la lutte contre la guerre menaçante.

---

En 1938, au moment de l'accord de Munich, le pacifisme intégral de Giono le conduisit à multiplier les interventions en faveur de la paix: Giono. Il voulait ne pas cacher ce qu'il pensait de la foire d'empoigne qui régnait sur l'Europe et refusait de jouer le jeu :

---

**“Précisions (Vivre libre II)”**

(1939)

Essai

Giono polémique avec ses anciens compagnons d'extrême gauche qui sont passés, en quelques années ou en quelques semaines, en fonction de l'évolution de l'U.R.S.S., du pacifisme inconditionnel à la croisade antifasciste. Il a appelé de ses vœux et il approuve l'accord de Munich au nom du principe : «*Il vaut mieux être vivant que mort*».

Commentaire

Giono donna cette deuxième “*Lettre sur la paix*” à un journal trotskiste, “*Clartés*”.

---

**“Recherche de la pureté”**

(1939)

Essai

Il s'ouvre comme un défi : «*Quand on a pas assez de courage pour être pacifiste, on est guerrier*». Et, après une évocation hallucinante de la dysenterie à Verdun, et celle de la décimation des mutins en 1917, le texte se ferme.

Commentaire

C'est le plus saisissant des textes pacifistes de Giono. Mais il a inventé avoir assisté à la décimation des mutins en 1917. Il ignorait qu'il écrivait là ses dernières lignes de combat pour la paix, sur la mort du «*pacifique*».

---

En septembre 1939, le dernier rassemblement au Contadour fut interrompu par la déclaration de guerre. Giono voyait ses espoirs s'effondrer. Il interrompit son journal. Après bien des hésitations, il rejoignit son centre de mobilisation à la caserne de Digne, le 6 septembre. Le 14, il y fut arrêté pour avoir signé des publications pacifistes et lacéré des affiches de mobilisation, et incarcéré à Marseille, au fort Saint-Nicolas. En novembre, sous la pression du milieu littéraire, en particulier d'André Gide, il bénéficia d'un non-lieu, fut libéré et dispensé de toute obligation militaire. Il rentra à Manosque et continua son activité littéraire afin de faire vivre les siens. Il termina une traduction de “*Moby Dick*” de Herman Melville qu'il avait, dès 1936, entreprise avec Lucien Jacques et Joan Smith. Ce livre fut, «*pendant cinq ou six ans au moins*», son compagnon. «*Il me suffisait de m'asseoir, le dos contre le tronc d'un pin, de sortir de ma poche ce livre qui déjà clapotait pour sentir se gonfler sous moi et autour la vie multiple des mers. Combien de fois au-dessus de ma tête n'ai-je pas entendu siffler les cordages, la terre s'émouvoir sous mes pieds comme la planche d'une baleinière, le tronc du pin gémir et se balancer contre mon dos comme un mât. Mais... quand le soir me laissait seul, je comprenais mieux l'âme de ce héros pourpre qui commande tout le livre.*» Il fit paraître cette traduction en même temps qu'un petit livre dont le texte avait été conçu d'abord comme une simple préface avant de prendre de l'ampleur et former :

---

**“Pour saluer Melville”**  
(1941)

Biographie fictive

Le texte se présente comme une biographie de Melville, «*un homme d'un mètre quatre-vingt-trois, avec soixante-sept centimètres de largeur d'épaule*», un homme libre, boulingueur, aventurier, déserteur, écrivain des grands espaces marins. Mais Giono lui prête une aventure totalement imaginaire, qui remplit près des trois quarts du livre. Il imagine que, étant allé en Angleterre en 1849 pour se faire éditer, il y fait un voyage en diligence, et rencontre une jeune femme, Adelina White, qui connaît son œuvre. Mariée comme lui, elle fait de la contrebande de blé pour nourrir les Irlandais affamés ; elle est donc elle aussi en révolte contre le monde. Ils vivent côte à côte trois jours, platoniquement, sur les routes et dans les auberges, sans aller au-delà des conversations et des silences en commun. Il lui dévoile l'essentiel de son être : cette lutte avec l'ange qui est le lot de l'artiste. Sans se le dire, ils s'aiment, et leur brève rencontre illumine leur existence. Mais ils vont se séparer à jamais. On devine qu'Adelina va mourir de tuberculose, probablement sans avoir lu ce “*Moby Dick*” que Melville a écrit en pensant à elle, car c'est pour lui l'histoire d'un homme qui combat contre Dieu en sachant qu'il sera vaincu. Il passe le reste de sa vie, sans nouvelles d'elle, dans un désespoir presque total.

Commentaire

Dans cette magnifique histoire d'amour, Giono, sans le dire, prêta à Melville plusieurs de ses propres traits d'homme et de créateur, les rêves et les réflexions qui l'ont traversé en prison alors qu'enfermé, il pensa au paysage le plus ouvert qui soit : l'océan. De cette communion avec un livre et son auteur est née cette oeuvre, une de ses plus belles, qui a l'allégresse et la spontanéité de la vie. Melville s'anime soudain sous nos yeux, tel un héros de roman, plus vrai que nature.

Le texte marqua aussi le début d'un tournant dans son œuvre : en particulier sous l'influence de Stendhal, se refusant à continuer à « faire du Giono », il renonça aux longues descriptions lyriques, suggéra plus qu'il ne dit, analysa subtilement des sentiments délicats, et se contraignit à ne pas élever la voix : son chant acquit dès lors une nouvelle sorte de justesse.

---

La même année, Giono entreprit la rédaction de “*Chute de Constantinople*”, roman qu'il laissa inachevé et dont il ne reste que des fragments.

---

**“Triomphe de la vie”**  
(1941)

Essai

Giono prône le retour à la terre et à l'artisanat, fait la promotion de la jeunesse.

Commentaire

Ce livre se présente comme un supplément aux “*Vraies richesses*”. Le titre est un retournement du “*Triomphe de la mort*”, titre d'un tableau de Bruegel. Giono avait déjà défendu ces thèmes avant la guerre (d'où une impression de déjà lu, de redites qui ne vont pas sans lassitude).

Il l'a fait publier en Suisse.

---

Les idées exposées dans *“Le triomphe de la vie”* correspondaient aux thèses du régime de Vichy. Le livre fut trop bien accueilli par la presse de l'occupation. Giono ne put empêcher l'exploitation de certaines convergences entre sa célébration poétique de la nature et l'idéologie pétainiste du retour à la terre. Mais, même s'il vint à Paris en mars et en décembre 1942, il ne commit aucun acte, ne prononça aucun discours en faveur de l'occupant ou de la politique de collaboration. Il cacha des juifs. Cependant, il eut le tort de laisser faire et de laisser dire : profondément choqué par une guerre qu'il n'avait pu empêcher, se refusant désormais à exercer tout rôle social et politique parce qu'il était bien conscient des erreurs qu'il avait commises dans ce domaine, il sembla indifférent aux événements présents (alors que rien ne lui était plus odieux qu'une dictature militaire : il l'avait clairement écrit dans *“Le poids du ciel”*). Enfin, il permit que soit publié en plusieurs livraisons dans *“La gerbe”*, journal pro-allemand :

---

***“Deux cavaliers de l'orage”***  
(1942)

Roman de 230 pages

Dans les Hautes-Collines, au siècle dernier, vivaient les deux Jason, deux frères, dont l'un qui, devenu maquignon de mulets, fit fortune au comice, resta neuf ans au loin avant de revenir ouvrir l'Hôtel de l'Ouest, épouser la terrible Ariane du Pavon, avoir avec elle trois garçons dont l'un mourut au front en 1917, dont l'autre, Marceau, éprouve pour le cadet, Ange, une admiration qui fait que, lorsque celui-ci est militaire à Briançon, il s'entremet pour qu'il soit détaché auprès de lui et qu'ils partent ensemble acheter des mules pour l'armée. Tandis que les femmes sont inquiètes, ils vont ensemble aux courses de Lachau où Marceau s'illustre en abattant de son poing un cheval fou. Connu comme un homme fort, il doit alors affronter un célèbre lutteur, et son frère, qu'il a sauvé du croup, en vient aussi à vouloir se battre avec lui. Au premier combat, Marceau triomphe facilement, mais, au second, il lui faut recourir à de mauvais coups. Plus tard, il va même jusqu'à tuer le cadet à coups de serpe et part mourir haut dans la montagne.

Commentaire

Ce roman, écrit de 1937 à 1942, publié seulement en 1965, marqua un tournant dans l'oeuvre de Giono. Peu d'années auparavant, il allait vers l'abondance dans la description de la nature. Depuis lors, il avait découvert les vertus de la densité, de la concision, de la rapidité, de l'ascétisme narratif, pour la relation d'une chronique villageoise, les héros étant moins sensibles aux joies et aux terreurs du monde qu'à sa présence muette et au défi que son indifférence lance à des êtres humains soucieux de donner un sens à leur vie. Seuls des désirs irréalisables et transgressifs, en l'occurrence l'orgueil d'une suprématie physique impossible à maintenir et un amour fraternel incandescent sont ici pour que les héros relèvent ce défi. On assiste à une passion démesurée d'amour et de haine qui unit et fait s'entretuer les deux frères. L'aîné *«était ivre d'être apaisé par la gloire d'un autre corps que le sien»*. Le roman baigne dans le sang ; c'est dans *“Deux cavaliers”* que se trouve la première grande tirade sur le sang qu'a écrite Giono : *«Il faudrait avoir un homme qui saigne et le montrer dans les foires. Le sang est le plus beau théâtre [...] On voit des choses extraordinaires dans le sang. Tu n'as qu'à faire une source de sang, tu verras qu'ils viendront tous.»*

---

“Signal”, version française d'un journal allemand, publia à son insu des photographies de Giono. Il commit aussi des imprudences majeures lors de voyages à Paris, où il rencontra des responsables allemands de la culture, c'est-à-dire de la censure, dont Gerhard Heller. Dès 1943, année qui commença par un attentat contre la maison de Giono, *“Les lettres françaises”*, journal communiste,

firent campagne contre lui, l'accusant de s'enrichir et d'être acquis aux thèses nazies, ce qui était de la pure calomnie. Mais la rumeur ainsi lancée ne s'arrêta plus.

---

---

**“L'eau vive”**  
(1943)

Recueil de textes

---

---

**“L'eau vive”**

Giono confie son amour pour les chansons qu'avaient élaborées des générations d'artisans pour dire les joies et célébrer les mystères de leur travail. C'est aussi une occasion pour lui de parler du monde de son enfance, auquel il s'était attaché et qu'il a eu la tristesse de voir s'étioler et disparaître, ou d'évoquer une fois de plus son père.

---

D'autres textes, consacrés à la nature, évoquent cette Provence et ce Trièves si chers à l'auteur, ou dépeignent, avec un ample lyrisme doucement solennel, le printemps et l'été, l'automne et l'hiver.

---

La Suisse sert de cadre, largement imaginaire, à des promenades en forêt, à des histoires de chamois et de papillons, et à **“Vie de mademoiselle Amandine”**, longue histoire d'une femme seule qui finit par trouver le bonheur en adoptant un enfant.

---

On trouve aussi plusieurs chapitres d'un roman que Giono commença puis abandonna en 1940, et qui devait s'intituler **“Chute de Constantinople”**. L'un de ces fragments, qui nous conduit à Marseille en 1939, est uniquement descriptif : on passe un après-midi avec un chauffeur de taxi, on voit avec lui toutes sortes de gens, toute une atmosphère très bien rendue, rien qu'avec des détails concrets, sans jamais une phrase creuse. Il y a aussi le dernier voyage en carriole d'un vieux paysan et les amours d'une laïe. Tout cela, peu lié (et peut-être est-ce pour cette raison que Giono abandonna son projet) mais riche de rêve, de sens et de saveur. On se prend à regretter que **“Chute de Constantinople”** soit resté en chantier, à se demander quel livre cela aurait donné.

---

**“Le poète de la famille”**

Nouvelle

L'héroïne en est un personnage que Giono présente comme sa tante. Madame construit des ponts et creuse des tunnels. Autriche, Italie, France, Suisse, elle bourlingue à travers les Alpes, un an ici, deux ans là, régissant sa tribu, car elle a autant de fils et de brus que les patriarches de La Bible et aussi curieusement nommés : Hector et Achille, Sirius, Primo et Secundo, etc. Seul l'aîné, Djouan, échappe à son autorité : il n'a pas besoin d'elle pour concevoir et mener à bien, sur les cinq continents, des ouvrages encore plus grandioses. Parfois, entre deux voyages, il rend à la famille une visite éclair. Avec un explosif de son invention, il provoque une mini-catastrophe (présentée sur le mode comique) à l'entrée du tunnel où travaille sa famille.

## Commentaire

On retrouve dans cete nouvelles les mêmes qualités que dans les fragments de “*Chute de Constantinople*”. On remarque que Giono aime parler de la sagesse et de la folie, d'une sagesse et d'une folie qui ne sont pas celles de tout le monde. Pour illustrer ses idées, il donne une vie intense et vigoureuse à des êtres pittoresques, voire extraordinaires, mais toujours assez enracinés dans le réel pour ne pas dérouter.

---

---

## Commentaire sur le recueil

Les textes réunis furent rédigés sur une période de vingt ans et sont de nature diverse (poèmes en prose, descriptions et paysages, textes de circonstance, fragments de romans inachevés).

---

---

## **“Théâtre”** (1943)

---

---

### **“*Le voyage en calèche, divertissement romantique*”**

#### Pièce de théâtre en trois actes

En 1797, dans le nord de l'Italie qui subit l'occupation française, la belle cantatrice Fulvia est aimée à la fois du vigoureux et réaliste colonel français Vincent et de l'aristocratique Julio, conspirateur anarchiste et lyrique qui, tantôt caché dans les forêts, tantôt déguisé à la Scala de Milan, résiste à l'armée occupante en la défiant et en la ridiculisant, mais sans tuer. Fulvia est sensible à l'amour de l'un comme de l'autre, mais elle finit par aller, délibérément, vers la mort avec Julio, pour sauver leur amour.

## Commentaire

C'est une oeuvre très riche, ambiguë, mais inégale (on trouve d'admirables scènes lyriques notamment au premier acte qui est le plus réussi) et surtout trop longue pour être représentée intégralement. Sous son aspect immédiat, elle apparaît comme dictée par l'actualité. Le fait que le héros était un résistant à une occupation étrangère (mais qui ne tue pas car le pacifiste Giono restait opposé à toute action violente) fit que, sur le point d'être montée à la fin de décembre 1943, elle fut interdite par la censure allemande, sans quoi Giono aurait été considéré comme un écrivain de la Résistance et non, ce qui est totalement injustifié, comme un « collaborateur ». Elle ne fut représentée qu'en 1947, après que des coupures y aient été pratiquées. Mais l'ostracisme que subissait alors Giono fut une des raisons de son insuccès. Il en fit une autre version plus courte sous le titre “*La calèche*” qui fut jouée en 1965 et fut alors bien reçue par la critique et le public.

---

---

### **“*Le bout de la route*”**

#### Pièce de théâtre

Sont réunis, dans un hameau perdu de la montagne, un étranger en manteau de bure, un jeune couple et de vieux paysans, pour un hymne à l'amour.

Commentaire

La pièce, écrite en 1941, fut, pendant toute l'Occupation, représentée à Paris.  
En 1949, Émile Couzinet en a tiré un film qui a le même titre.

---

***“Lanceurs de graines”***

Pièce de théâtre

Commentaire

C'est une pièce qui exprime les menaces que l'avidité des citadins fait peser sur l'équilibre antique des foyers. Elle fut créée à Genève.

---

***“La femme du boulanger”***

Pièce de théâtre

En partant avec un beau berger, la femme du boulanger prive le village de son pain quotidien, le boulanger refusant de continuer son travail.

Commentaire

C'était un épisode de *“Jean le bleu”*.

En 1938, il avait été adapté au cinéma par Marcel Pagnol qui en avait fait une comédie provençale allègre et savoureuse, avec Raimu.

---

---

***“Rondeur des jours”***

(1943)

Recueil de textes

---

***“Rondeur des jours”***

---

***“L'eau vive”***

---

***“Complément à “L'eau vive””***

---

***“Le voyageur immobile”***

---

***“Jeux ou la naumachie”***

---

***“Apporte Babeau”***

---

***“Les larmes de Byblis”***

---

***“En plus du pain”***

---

***“Vie de mademoiselle Amandine”***

---

***“Possession des richesses”***

---

***“Automne en Trièves”***

---

***“Hiver”***

---

***“Aux sources mêmes de l'espérance”***

---

***“Provence”***

---

***“Entrée du printemps”***

---

***“Mort du blé”***

---

---

***“L'oiseau bagué”***  
(1943)

Recueil de six nouvelles de 220 pages

---

---

***“L'histoire de Monsieur Jules”***

---

***“Son dernier visage”***

---

***“La ville des hirondelles”***

---

***“Promenade de la mort et départ de l'oiseau bagué le 4 septembre 1939”***

---

***“Description de Marseille le 16 octobre 1939”***

---

***“Le poète de la famille”***

---

Fin août 1944, à la Libération, quelques jours après le débarquement allié, sur les ordres du Comité de Libération de Manosque, Giono fut interné pendant quelques mois, et fut, le 9 septembre, inscrit sur la liste noire du Comité National des Écrivains, à dominante communiste, redoutablement actif dans l'épuration. Il fut soupçonné de pétainisme car il était facile d'assimiler ses utopies sociales au projet pétainiste de retour à la terre. Les communistes, très influents dans de larges secteurs de la vie intellectuelle, ne lui pardonnaient pas d'avoir pris ses distances avec eux à partir de 1935 et d'avoir dénoncé le stalinisme après leur avoir donné l'espoir d'être un compagnon de route docile. D'où la campagne de calomnies menée contre lui par Aragon et Tzara dans "Les lettres françaises".

Cependant, son dossier judiciaire était vide et il ne fut pas jugé. Le 31 janvier 1945, la justice le libéra mais l'assigna à résidence (pour le protéger?) à Marseille pour huit mois. Il séjourna alors environ huit mois à l'extrémité du Boulevard Baille, chez son ami Gaston Pelous, dans une intimité familiale. Le journal qu'il tint à l'époque le montre rétif à tout engagement, lucide sur les comptes qu'on va lui demander, indifférent au fond à la calomnie et jaloux de sa liberté d'action et de parole. Il commence le « cycle d'Angelo» ("*Angelo*", puis "*Mort d'un personnage*").

Il fut arrêté une seconde fois et transféré à Digne puis à Saint-Vincent-les-Forts. Et, son passé continuant à lui porter tort, surtout auprès des communistes, sans qu'on puisse lui reprocher aucun acte ou propos collaborationniste ou antisémite, mais ses imprudences pendant l'Occupation lui étant imputées à crime, il fut à nouveau inscrit sur la liste noire du Comité national des écrivains, ce qui l'interdit de publication pendant plusieurs années. Il fut soutenu par Gide, Paulhan, Adrienne Mounier et Fargue, mais Aragon et "*Les lettres françaises*" firent campagne contre lui, le mirent sur le même échafaud que Maurras, Brasillach, Drieu la Rochelle, etc.. Aucun éditeur ne put donc plus le publier sans prendre le risque d'être boycotté par tous les adhérents de ce comité.

Ce faux pas lui avait appris bien des choses, en particulier que les gens étaient volontiers des salauds. Aussi, surmontant son amertume, se cantonna-t-il désormais dans son bureau. Quoique ses éditeurs ne se risquèrent pas à le publier, avant 1948 pour Gallimard, qui lui avança quelque argent, et 1949 pour Grasset, il fit preuve d'une fécondité et d'un acharnement au travail encore inégalés. Mais son œuvre fut alors frappée d'un «désenchantement» au sens fort du terme

Désormais, lui qui était lyrique, virgilien, allait moins s'intéresser aux relations de l'être humain avec la nature et avec le cosmos qu'aux relations des êtres humains entre eux. En tout cas, il tourna définitivement le dos aux vanités et aux utopies pour composer des histoires plus sombres (passions impossibles, tentations criminelles, faits divers tragiques), pourtant écrites dans l'allégresse. Ce furent les "*Chroniques romanesques*" dont, dans la préface de 1962, il indiqua : «*Le plan complet était fait en 1937. Il comprenait une vingtaine de titres dont quelques-uns étaient définitifs, comme "Un roi sans divertissement", "Noé", "Les âmes fortes", "Les grands chemins", "Le moulin de Pologne", "L'iris de Suse", etc.... Il s'agissait pour moi de composer la chronique de tout le passé d'anecdotes et de souvenirs, de ce "Sud imaginaire" dont j'avais, par mes romans précédents, composé la géographie et les caractères. Je dis bien "Sud imaginaire", et non pas Provence pure et simple [...] J'ai créé de toutes pièces les pays et les personnages de mes romans [...] J'avais donc, par un certain nombre de romans, "Colline", "Un de Baumugnes", "Regain", "Le chant du monde", "Le grand troupeau", "Batailles dans la montagne", etc... créé un Sud imaginaire, une sorte de terre australe, et je voulais, par ces chroniques, donner à cette invention géographique sa charpente de faits divers (tout aussi imaginaires). Je m'étais d'ailleurs aperçu que, dans ce travail d'imagination, le drame du créateur aux prises avec le produit de sa création, ou côte à côte avec lui, avait également un intérêt qu'il fallait souligner, si je voulais donner à mon œuvre sa véritable dimension, son authentique liberté de non-engagement [...] user de toutes les formes du récit, et même d'en inventer de nouvelles, quand elles sont nécessaires (et seulement quand elles sont exigées par le sujet)*». Les personnages d'errants, les monstruosité physiologiques et surtout morales, les passions démesurées d'amour et de haine s'y multiplièrent. Il allait aussi dans chacun des romans utiliser un système de narration différent mais toujours générateur d'ambiguïtés.

D'autre part, dans son esprit naquit le personnage d'Angelo Pardi, fils naturel d'une duchesse, colonel de hussards piémontais, carbonaro épris de liberté qui a tué un espion autrichien, réfugié politique en

France avec ses bottes, ses petits cigares, idéalisation de la figure de son grand-père. Ainsi s'esquissa un cycle qui lui serait consacré qui devait comprendre dix romans, en deux séries parallèles de cinq, dont l'une devait raconter l'histoire d'Angelo au milieu du XIXe siècle, et l'autre, celle de son petit-fils, Angelo III, dans le courant du XXe siècle. Du printemps à l'automne 1945, il commença "*Le hussard sur le toit*", un gros roman, long à écrire. De la première n'allait en être écrits que trois, de la seconde, un seulement.

Mais, d'abord, Giono, étant sur la liste noire, fit, pour des nécessités alimentaires (*«un conte par mois pour l'Amérique permettrait de vivre en attendant»*) une sorte de brusque crochet à l'intérieur du cycle d'Angelo pour écrire, au début de l'automne 1946, en deux mois, un livre assez bref commencé en 1943 :

---

---

***"Un roi sans divertissement"***  
(1947)

Roman de 101 pages

Sont reconstitués, à travers le puzzle de témoignages tardivement recueillis, des événements étranges survenus cent ans auparavant, pour l'essentiel de 1843 à 1847, dans un village du Trièves, dans les Alpes françaises où, les hivers étant longs, pendant des mois et des mois, le village, coupé de tout, est enfoui et immobilisé sous la neige et dans la brume. Une jeune bergère, Marie Chazottes, disparaît, ne laissant pas la moindre trace, comme engloutie par cette indécise et opaque blancheur. Pourtant, il est bien certain que personne ne l'a enlevée. Il aurait fallu un prestidigitateur, venu de nulle part. Pas moyen de percer le mystère, il n'y a qu'à passer l'éponge, oublier. Mais, un dimanche, à l'heure de la messe, un homme est attaqué. Quelqu'un a essayé de l'étrangler. Il a eu le temps de crier, son père celui d'accourir et de tirer un coup de fusil, mais il n'a qu'entrevu la silhouette de l'agresseur. Dans l'étable, un cochon, balaféré de multiples entailles, ruisselle de sang. Plus lourde encore que la neige et la nuit, la peur s'appesantit sur le village. Enfin, c'est l'éclaircie du printemps. Puis un automne opulent, puis à nouveau l'hiver. Cette fois, c'est un homme qui disparaît. Six gendarmes arrivent, sous le commandement du capitaine Langlois, ancien soldat de la guerre d'Algérie, âgé de plus de cinquante ans, qui est chargé d'élucider ces mystères. Ils multiplient les recherches, les rondes, les consignes. Peine perdue. À leur nez et à leur barbe, le plus fort et le plus malin des villageois se volatilise. Heureusement, un matin Frédéric II (le second de la dynastie des Frédéric qui, de père en fils, se transmettent la scierie qui est à l'écart du village) aperçoit un individu qui se glisse au bas du hêtre magnifique qui trône aux abords. Il grimpe y jeter un coup d'œil et y découvre, parmi des ossements, le cadavre d'une jeune villageoise. Il saute vite à terre et, avec de grandes précautions, file l'inconnu qui, d'un pas placide et régulier, monte et redescend des collines enneigées. Après avoir abattu une bonne vingtaine de kilomètres, il atteint le petit bourg de Chichilianne, et, tout naturellement, rentre chez lui. Il apprend son identité : c'est un certain M. V.. Frédéric II n'a plus qu'à aller quérir Langlois qui, à son tour, part à la recherche du criminel et rend justice, à sa façon, en le traitant d'égal à égal pour l'abattre de deux coups de pistolet dans le ventre. Ainsi se termine le premier épisode du roman.

Dans le suivant, Langlois, qui a donné sa démission, quelques mois plus tard, revient au village, comme commandant de l'ouveterie. Il s'installe chez Saucisse, une *«vienne lorette de Grenoble»*, surnommée Saucisse, qui tient le "*Café de la Route*". Il organise avec une minutie de stratège une gigantesque et cérémonieuse battue, avec tous les hommes disponibles, pour traquer un énorme loup qui ravage le pays. Quand il l'a acculé à une falaise, il l'abat comme il a abattu M. V., de deux coups de pistolet dans le ventre.

Dans la troisième partie, Langlois fréquente le monde de la contrée (Mme Tim, une vieille dame de la bonne bourgeoisie, Créole originaire du Mexique ; et le procureur royal de Saint-Baudille, gros mais agile, *« amateur d'âmes »*). C'est essentiellement Saucisse qui raconte cette partie de l'histoire. Langlois va, avec elle et Mme Tim, rendre visite, sous un prétexte, à la veuve de M. V., pour essayer de savoir ce qu'était cet homme. Langlois comprend que M. V. était un homme comme les autres,

qu'il est semblable à lui et que, pour lui aussi, le seul divertissement qui vaille est le meurtre. Il s'assombrit, dépérit presque sans l'avouer, et ses amis s'inquiètent. Mme Tim organise en vain une fête à son château. Langlois se fait construire un bungalow, puis un labyrinthe. Il demande finalement à Saucisse de lui trouver une femme. Ils vont à Grenoble et dénichent une charmante mais bourgeoise Delphine. Mais, deux mois plus tard, au retour de l'hiver, Langlois, après avoir fait couper le cou à une oie et l'avoir regardée saigner dans la neige, se fait sauter la tête en fumant une cartouche de dynamite, pour que la fascination du sang ne fasse pas de lui, à son tour, un assassin. Saucisse et Delphine restent dans le bungalow à remâcher leur histoire.

### Commentaire

Ce texte, proche de la nouvelle, écrit «à la volée», conduisant «rapidement au dénouement», a un aspect policier. C'est une enquête progressant à partir de témoignages peu fiables ou contradictoires, regroupés par un narrateur désinvolte qui invente lorsqu'il manque des pièces. Ce n'est que par la reconstitution de ces fragments, cet emboîtement virtuose des voix, comme dans un puzzle, que le lecteur peut prétendre appréhender les ressorts fondamentaux de l'intrigue et des personnages. Se moquant de toute reconnaissance, Giono fit réapparaître les jeux intertextuels qui étaient déjà présents dans *'Naissance de l'Odysée'*. Son style s'était fait moins descriptif ou moins lyrique, plus narratif, et ce qui frappe, c'est d'abord la verve, la goguenardise, la désinvolture, la cocasserie, du conteur, la liberté d'allure, le ton parlé, le caractère parfois familier, toujours savoureux d'un parler pittoresque. Il dressa cependant des images âpres et grandes, en particulier celle du hêtre en majesté.

M.V., l'homme qui n'a pas de divertissement, et Langlois nous sont des mystères psychologiques. *"Un roi sans divertissement"*, un des textes les plus difficiles que Giono ait écrits, doit être interprété, presque décrypté, parce qu'il n'explique rien. Mais le titre est un indice : « *un roi sans divertissement* » s'explique par ce passage des *"Pensées"* de Pascal (137, 139) : « *Qu'on laisse un roi tout seul sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin de l'esprit, sans compagnies et sans divertissements, penser à lui tout à loisir, et l'on verra qu'un roi sans divertissement est un homme plein de misères.* » Le roman se présente donc comme un apologue, une illustration saisissante d'une observation de moraliste, une réflexion philosophique sur la condition humaine.

En 1963, François Leterrier en a fait une adaptation cinématographique beaucoup plus explicite que le roman, Giono ayant écrit le scénario et les dialogues.

---

### **"Noé"** (1948)

#### Autobiographie de 170 pages

Giono vient de mettre le point final à *"Un roi sans divertissement"* et est en train de rêver sur la manière dont dans son bureau de Manosque se sont imposés à lui ses personnages et les autres personnages possibles qu'il n'a pas utilisés, mais sur lesquels son imagination est en train de jouer. Sur la trame de sa vie quotidienne, il voit encore les broderies qu'il a inventées.

Mais la cueillette des olives l'appelle.

Puis il part pour Marseille où il se rappelle l'intimité familiale qu'il y avait goûtée, en mars 1945, chez son ami Gaston Pelous, à l'extrémité du Boulevard Baille, quand, libéré, il y séjourna pendant quatre mois. Tout en regardant vivre certains habitants de la ville, il poursuit sa rêverie, soit sur des « souvenirs » personnels (nuit étrange passée à la Thébaïde, maison de retraite pour vieilles dames), soit sur des personnages historiques comme Milord l'Arsouille, soit sur des figures de ses propres romans déjà écrits, comme Angelo d'*"Angelo"* et du *"Hussard sur le toit"* et Adelina White de *"Pour saluer Melville"*, soit sur d'autres figures qui naissent en lui et ne seront jamais utilisées ailleurs dans son œuvre : le couple ennemi du patriarche paysan « *Charlemagne* » et de l'homme de loi calculateur « *Saint Jérôme* » ; l'armateur empereur Jules, qui, ayant perdu sa fiancée dans un incendie et y ayant

été mutilé des deux jambes, s'est pris à haïr l'humanité entière, mais est régénéré par la venue d'un gigantesque Fuégien qui porte constamment cet homme-tronc dans ses bras, même quand il va cavalcader sur son cheval ; l'énorme orientale Rachel, dont le mari, Melchior, fait sans cesse replanter leur propriété pour en modifier le paysage : et une dizaine d'hommes et de femmes qui, après être descendus d'un tramway, vont chacun à ses affaires à travers les rues de la ville.

Enfin, Giono quitte Marseille, remonte vers Manosque, se remémore des conversations qu'il a eues avec un chevrier, un chasseur, un aiguadier, accueille des amis chez lui, et, devant une série de photos, songe à un livre qu'il imagine, "*Les noces*" (il ne l'écrira jamais).

### Commentaire

C'est le second de la série des "*Chroniques romanesques*" et le plus long. C'est à peine un roman puisqu'il ne contient guère d'intrigue qui puisse se raconter, mais c'est un texte profondément romanesque. Dans cette mise en abyme de l'écriture, dans ce roman du romancier, le narrateur est l'écrivain lui-même, qui se met franchement au premier plan, avec sa famille et ses amis, tout en affirmant que, dans son livre, « *tout est faux* ». Giono avait voulu placer dans les premières "*Chroniques romanesques*" ce « *roman du romancier* », ce roman de l'invention romanesque, succession d'histoires inventées puis abandonnées sous les yeux du lecteur, dont le personnage central est « *celui qui écrit, les personnages secondaires ceux qu'il a déjà créés et ceux qu'il va créer* ». Il ne cessa jamais de s'interroger, dans son œuvre même, sur l'acte d'écrire, sur la situation de l'écrivain, sur les moyens de la création : « *Les spectateurs sont indispensables au bonheur des gourmands primaires de la volonté de puissance* ». On suit l'artiste dans l'œuvre qui s'élabore et c'est une aventure fascinante. Il se décrit comme le lieu d'un déluge d'histoires et de personnages sur le modèle du musicien : « *Le musicien peut faire entendre simultanément un très grand nombre de timbres. Il y a évidemment une limite qu'il ne peut pas dépasser, mais nous avec l'écriture, nous serions même bien contents de l'atteindre, cette limite. Car nous sommes obligés de raconter à la queue leu leu ; les mots s'écrivent les uns à la suite des autres, et les histoires, tout ce qu'on peut faire, c'est de les faire enchaîner* ». Il fait l'inventaire de ses pouvoirs et de ses moyens.

L'idée centrale est dans le titre et dans l'épigraphe, tirée du poème de l'hiver 1944-1945, "*Un déluge*" : Noé a-t-il vraiment construit une arche pour embarquer toutes les espèces de la Création et survivre au Déluge? Rêvant aux difficultés de l'entreprise, Giono, qui aime prendre la mesure du légendaire à l'aune du bon sens et le retailer selon sa fantaisie poétique, imagine une solution moins orthodoxe : il n'y avait pas d'arche, et toute la création était dans le cœur de Noé, symbole de l'écrivain qui porte en lui toutes les créatures nées de son imagination. La seule réalité est intérieure et magique, et Giono, qui en rend compte, est donc un réaliste, il le dit avec humour, parce qu'il est un inventeur. Il le proclame dès la première page : « *Rien n'est vrai. Même pas moi ; ni les miens, ni mes amis. Tout est faux. Maintenant, allons-y. Ici commence "Noé"* ».

"Noé" fut donc, avec près de dix ans d'avance, le premier « nouveau roman » qui ait été écrit, et sans doute le meilleur, mais sans que Giono ait éprouvé le besoin d'en faire la théorie. Le livre, d'une fourmillante richesse, est le roman fantasmatique du créateur dont les personnages, fluides, naissent et se modifient. Dans la liberté de sa démarche, il est un document sur les mécanismes mentaux chez un des romanciers qui ont poussé le plus loin la fabulation. Si la continuité du temps et de l'espace y est sans cesse morcelée et brouillée, le va-et-vient entre réel et imaginaire s'y opère sans rupture, grâce à la souplesse de la narration et à l'ironie aiguë du regard.

---

### **'Fragments d'un paradis'**

(1948)

### Roman

Vers le début de la guerre de 1939, deux navires partent en expédition dans le sud de l'Atlantique, en partie pour échapper à la folie de la guerre. Le but de l'expédition est inconnu. Elle rencontre des

êtres prodigieux, fantastiques : raies et calmars de cent à deux cents mètres d'envergure, nuages d'oiseaux couvrant des centaines de kilomètres carrés, animaux aux couleurs inconnues. La seule terre visitée est l'île Tristan da Cunha, où l'un des marins se livre à une exploration et trouve les traces d'occupants disparus.

### Commentaire

*"Fragments d'un paradis"* puise son origine dans un projet qui a occupé l'esprit de Jean Giono du printemps à l'été 1944 ; un projet qu'il avait intitulé dans un premier temps *"Le volcan vert"*, désignant ainsi l'île de Tristan da Cunha perdue au milieu de l'Atlantique sud. Dans son *"Journal"* à la date du 17 février 1944, il nota : *« Brusquement ce matin je suis aux prises avec l'idée d'écrire un très grand [...] poème avec Fragments d'un paradis, grand voyage en mer, journal de bord, et épisodes, aventures particulières? Catalogue des richesses, amertumes. Une condition humaine mais avec des formules artistiques de la Renaissance. Je dis très mal tout ce que je sens d'admirable que ce sujet pourrait avoir. Pas Bernardin de Saint-Pierre, mais Lautrémont; Rimbaud, Cook, Dumont d'Urville ; Edgar Poe, Faulkner, le Melville de Moby Dick; et l'incapacité de jouir. Impuissance des hommes. Vanité de tous leurs moyens de puissance, de toute leur volonté de puissance. Il faudrait que ce soit un grand poème. »* Autre singularité du texte : il ne l'a pas écrit pas, mais l'a dicté.

C'est l'unique roman maritime de Giono, qui n'avait, à l'époque de sa rédaction, jamais fait la moindre traversée, mais qui connaissait bien *"Les aventures d'Arthur Gordon Pim"* d'Edgar Poe, *"Vingt mille lieues sous les mers"* de Jules Verne, et surtout *"Moby Dick"* de Herman Melville, qu'il avait traduit (1941).

Ses navigateurs sont très discrètement typés, et en général assez peu différenciés, en dehors du fait que les officiers sont des hommes cultivés et qui réfléchissent sur la nature profonde de ce qu'ils voient. Ils sont tendus vers un ailleurs déserté par les êtres humains, à la reconquête duquel il faut partir pour se donner de nouveau le sentiment de vivre, pour tenter de retrouver un sens à l'existence, un ailleurs dont les Anges monstrueux de Giono constituent autant les signes que les messagers : *« Personnellement je sais qu'il s'agit moins ici d'une navigation que d'une vie nouvelle. Il faut que nous mettions toutes les chances de notre côté. Le gréement est celui d'un trois-mâts goélette avec hunier fixe et volant. Je me suis aperçu, j'ai pu faire comprendre à ceux qui m'ont aidé et soutenu dans l'entreprise, que les dernières découvertes du siècle et les progrès de la science ne peuvent nous apporter aucun outil valable désormais. Le navire comporte toutefois une installation radio ; nous ne nous en servons pas. Notre rôle n'est pas de nous tenir en rapport avec le monde bouleversé. [...] Nous partons pour ne pas être changé en bêtes. »* Partir, donc, pour s'inventer un autre monde, c'est-à-dire le trouver pour la première fois, le découvrir, dévoiler ce qu'on n'a pas su voir jusqu'ici ou qu'on ne sait plus voir, ayant même oublié qu'on ne sait plus le voir... : *« Je n'ai plus aucun intérêt à vivre dans les conditions de vie que le siècle nous donne. Crier à l'aide nous servirait tout au plus à retourner dans la désespérante situation de ceux qui vivent. Telle que j'ai organisé la route que nous faisons, nous avons devant nous l'inconnu ; et le plus grand risque que nous puissions courir c'est la mort, autrement dit, nous ne courons aucun risque. [...] Il n'est pas possible que la vie soit seulement ce que nous avons vécu jusqu'à présent. Malgré notre siècle de science et les progrès que nous avons faits, il est incontestable que nous mourons d'ennui, de détresse, et de pauvreté. Je parle d'une pauvreté d'âme, et d'une pauvreté de spectacle. »* - *« Ce qu'il nous faut : c'est gouverner; pas sur quelque chose, et même quand il n'y a plus ni droite ni gauche, ni zéro, ni degré, ni "comme ça", il y a la gouverne, il y a ce fait aussi important que les grandes étendues illimitées de la mer, et le déversement illimité de la pluie, qu'on agit, qu'on pénètre dans les choses, et qu'on conserve le sentiment de la liberté. [...] La nudité de la mer peut succéder pendant des jours à la nudité de la mer, on va vers quelque chose, et on fait l'action la plus importante de l'homme, même sans but ni raison on fait de la route. Rien ne peut faire trébucher le cœur, quand on fait de la route. Tout s'ouvre et on pénètre tout, on fait ce pourquoi il nous a été donné de naître, on gouverne vers quelque chose, et même si on ne gouverne vers rien, on gouverne ! »*

Mais les humains sont moins importants que les êtres qu'ils rencontrent dans ces mers mal connues, êtres dont l'étrangeté est soulignée par une narration linéaire, positive, presque monocorde : *« ces*

*oiseaux monstrueux assez confiants dans leur voilure pour l'ouvrir aussi largement dans cette force inhumaine».*

Pourtant il s'agit d'une œuvre de mystère : Giono a écrit qu'il voulait faire un « *roman policier cosmique* ». Surtout, c'est au fond un poème : les créatures des grands fonds sont des anges, anges de bien ou de mal, mais qui n'entrent jamais en communication avec les humains. En même temps, Giono se conforme aux règles du roman maritime : il s'est documenté sur le gréement des navires, sur la navigation, et en a maîtrisé les termes techniques. Son roman remplit ainsi une gageure : nul n'en aurait cru capable un romancier aussi ancré dans la terre. On peut discuter si le roman est inachevé, ou si Giono a décidé qu'il était complet et se suffisait à lui-même en dépit d'une terminaison apparemment abrupte. Ce qui est certain, c'est que le titre, décidé dès le début de la rédaction, ne signifie pas que l'on n'a là que des fragments de texte, mais que le paradis sur terre, qui existe, n'est accessible à l'être humain que par fragments. Le roman s'achève sur cette phrase, qui en dit long : « *Tous les hommes du navire s'empressent de se découvrir une âme.* » Car en définitive, c'est de cela qu'il s'agit : reconquérir une dimension de l'être que le monde moderne a impitoyablement détruite.

« *Fragments d'un paradis* » éclaire enfin sur l'art poétique de Giono et sa véritable religion de l'imaginaire verbal. Peu lui importe de n'avoir pas navigué ; pour lui, le réalisme n'existe pas et ne saurait exister. Dans la mesure où il procède de forces supérieures à l'imagination humaine, le réel doit être, selon lui, plus fabuleux et incroyable que toutes nos chimères. Ainsi faut-il admettre l'irruption de sensations purement terriennes dans l'univers marin, dont c'est une des caractéristiques de les exclure. Les raies géantes ont des odeurs de « *champ de narcisses* ». Comme au-dessus de Manosque, le ciel des antipodes a des « *grésillements de braise* » et les étoiles ont « *des cris de cristal* ». On voit les images surgir, se polir, et garder mystérieusement leur palpitation première. Ce n'est sans doute pas un hasard si l'oiseau y tient une grande place. Son frémissement évoque physiquement ce que Giono attend des mots eux-mêmes. Ainsi tombe le soir « *rouge et terne comme un coq malade* », ou telle « *une aile de feu déployant ses plumes* ». Cela ne remplace pas Melville, ni Conrad, ni les auteurs de grand large comme Henri Queffélec, Michel Mohrt ou Jacques Perret. Mais qu'est-ce que la « vraie mer » sinon celle qu'on porte en soi jusqu'à se faire porter par elle, et que lève la houle des mots ! Giono le dit bien : « *La vérité objective n'existe pas, ce qui importe c'est d'être enchanté !* »

Le roman a été publié en 1948 en tirage de luxe limité, et en édition courante seulement en 1974.

---

---

**“Mort d'un personnage”**  
(1949)

Roman de 120 pages

Vers 1870 à Marseille, le narrateur est un jeune garçon qui, comme son grand-père, s'appelle Angelo Pardi. Chaque matin, Angelo III se rend à l'école, costumé en lord écossais et accompagné de Pauvre-Fille, sa bonne. Chaque soir, il en revient, traînant Pauvre-Fille complètement soûle. La ville regorge de boutiques et d'odeurs. Le garçonnet habite à flanc de colline, un peu en dessous de Notre-Dame-de-la-Garde, une lourde et sombre bâtisse, une institution pour aveugles dont son père est directeur. Homme admirable, celui-ci consacre sa fortune à aménager les locaux et à améliorer les menus. Le soir, des amis viennent jouer aux cartes. Caille, une jeune aveugle que la famille a adoptée, écoute sagement leur conversation. Quant à sa grand-mère, Pauline de Théus, elle est absente, aveugle au présent et même au dévouement et à l'amour absolus d'Angelo III ; elle vit sa vieillesse démente tournée vers l'amour qu'elle portait à Angelo I qui a disparu.

On tourne une page, dix ans passent. Le petit-fils, maintenant, est officier de marine. Il rentre au pays après avoir fait le tour du monde. Sa grand-mère a bien changé. Elle qui était si indifférente à tout et en particulier à elle-même, voilà qu'elle ne pense qu'à manger. Elle qui semblait ne vivre que par routine, par convenance, voilà qu'elle s'accroche, de toutes ses forces, avec une âpreté farouche, égoïste et laide, à ce qui lui reste d'existence. Mais il faut savoir l'aimer, ainsi transformée. L'aimer pour elle, ne pas penser à soi, ne penser qu'à se dévouer. Son fils, qui prend bien soin de toujours

renouveler sa provision de gâteaux et de bonbons, et la femme de ménage piémontaise, dont l'inaltérable bonne humeur et la tendresse jamais lassée la réconfortent, donnent l'exemple. Ressemblant sans s'en douter (mais Pauline le voit bien) à son grand-père, le beau colonel qui soignait avec tant d'orgueilleuse abnégation les victimes du choléra, Angelo III apprend à se montrer plus attentif encore. Après une syncope, la vieille femme redevient pour quelques heures la Pauline d'autrefois. Et, doucement, succombe, connaissant une métamorphose à laquelle n'assiste que son petit-fils.

### Commentaire

Le plus court des romans que Giono ait encore écrit, qui se situe chronologiquement à la fin du cycle d'Angelo est aussi un des plus beaux et des plus bouleversants. Bien qu'il ne soit nullement nécessaire, pour s'intéresser à *'Mort d'un personnage'*, d'avoir lu *"Angelo"* et *'Le hussard sur le toit'* (où Pauline de Théus, l'héroïne la plus romantique de Giono, était jeune, belle, secrète, courageuse et pure ; où l'on apprend deux versions inconciliables de son histoire), ce passé gagne à être connu car il ajoute à la résonance de ce poignant récit. Il repose sur d'admirables manques, des vides de rêve. Il est construit selon un amenuisement progressif, allant decrescendo de l'énorme grouillement initial de Marseille au petit cercle autour du fils de Pauline, puis à l'épisode où elle se dépouille de sa fortune, et s'éteignant comme Pauline elle-même. Mais cette dissolution, sa déchéance physique, n'engendre ni désespoir ni amertume.

Tout en petits détails et en grands silences, ce roman évoque avec bonheur les mystères de la vie et de la mort.

Giono rendait hommage en la fixant, transfigurée, dans son œuvre, sa grand-mère, Pauline Giono, qui était âgée de quatre-vingt-huit ans, déclinante, aveugle depuis plusieurs années.

---

En 1949, Giono s'intéressa à Machiavel sur lequel il publia plusieurs textes.

---

### ***"Les âmes fortes"*** (1950)

Roman de 160 pages

En Haute Provence, en 1945, au cours de la longue conversation entre quatre vieilles femmes qui meuble une veillée funèbre, belle occasion pour cancaner, est racontée, en partie par elle-même, l'histoire ambiguë de Thérèse, maintenant très âgée mais qui, avec une haine triomphante, se délecte de ses forfaits. En 1882, à l'âge de vingt-deux ans, cuisinière dans un château, elle s'échappa avec son ami, le forgeron Firmin, que n'acceptaient pas ses parents. Ils furent employés dans l'auberge de Châtillon, jusqu'à ce que, Thérèse ayant voulu un enfant, ils furent renvoyés et vécurent misérablement. Or Thérèse, qui était intriguée par le mystère de la belle, distinguée, exquise, et élégante bourgeoise de quarante ans qu'était Mme Numance, s'employa à attirer, en tant que pauvre sur le point de donner naissance, l'attention et la pitié de cette bienfaitrice de Châtillon, qui suscitait le respect et l'admiration, car elle donnait pour toutes les bonnes œuvres, aidait sans rien attendre en retour, avait un mot gentil et un sourire pour chacun. Or Thérèse devint l'objet de son amour, elle et Firmin étant accueillis par ces deux retraités, car Mme Numance pouvait tout demander à son époux qui l'aimait inconditionnellement. Ils offrirent donc aux deux jeunes mariés du travail, les installèrent avec leur bébé dans leur propriété, leur firent don de toutes leurs richesses, et se laissèrent même escroquer et complètement déposséder par le veule Firmin, ce qui entraîna la mort de M. Numance et la disparition de sa femme. Mais Thérèse, qui apparaissait alors innocente et dominée par Firmin, se révéla, dans les propos d'une autre conteuse, comme ayant tout provoqué avec un cynisme qui s'était affirmé quand Firmin et elle s'étaient retirés plus haut encore sous le col, puis de l'autre côté de la montagne, où, Thérèse ayant mûri sa vengeance, Firmin fut complètement

dominé et finalement tué par un des amants dans les bras desquels elle se jeta et qu'elle manipula à sa guise.

### Commentaire

Giono rompit avec un principe de narration traditionnelle en livrant, par des témoignages sur un passé lointain, par ces narrations concurrentes sur un même sujet, ces deux versions des mêmes faits également plausibles, mais contradictoires, chacune des protagonistes voyant ce passé selon son optique présente, les mots proférés servant autant à le recréer selon la pente du désir ou de la rêverie qu'à être le compte rendu scrupuleux de ce qui a été. Laissant ses personnages, des êtres simples, se débattre avec des passions supérieures, Giono était devenu le romancier de l'ambiguïté, des esprits sombres, des âmes exaltées, des passions monstrueuses, des relations violentes. Sa vue de l'humanité n'avait jamais été aussi noire. Un peu parce que les veilleuses, qui n'éprouvent aucun chagrin et ne sont là, sous couvert de satisfaire à un rite, que pour passer une nuit à bavarder, boire et manger. Mais leur version d'un même fait sont inconciliables. Leur égoïsme et leur âpreté au gain, dans le récit de la mort d'une mère puis du partage de l'héritage, atteignent des sommets. Pour des intérêts dérisoires d'ailleurs, ce qui rend burlesque cette rapacité et cette inconscience. "*Les âmes fortes*" prolongent les récits de "*Faust au village*". Là non plus, ni Giono ni aucun narrateur neutre ne prend la parole : seuls s'expriment les personnages et, à travers des dialogues extraordinairement vivants, naturels et incisifs, cette ambitieuse histoire d'initiation, qui devrait aller vers davantage de clarté, de compréhension, se déroule en sautant des étapes narratives et sans jamais dévoiler les véritables ressorts psychologiques des protagonistes, enfonçant même davantage le personnage principal dans son secret. Firmin, s'il est matois, rusé et débrouillard, n'est pas fin psychologue. Il ne comprend pas la passion de Thérèse pour madame Numance. Thérèse l'inquiète parfois par les plans qu'elle échafaude. Est-il un benêt gouverné par sa femme, ou un subtil calculateur? Madame Numance est-elle un ange de la générosité, ou la démesure de ses largesses la transforme-t-elle en démon? Quels sont les rapports exacts qui lient ces deux femmes : une affection inavouée, le lien d'une fascination mutuelle qui se tisse entre deux âmes fortes, une tentative de l'une, de l'autre, voire des deux, de manipulation morale? Thérèse rend-elle à madame Numance la passion que celle-ci lui porte? S'identifie-t-elle à madame Numance, ou s'oppose-t-elle à elle de toute sa haine? Si elle fait tuer son mari, est-ce pour venger les Numance qu'il a anéantis, ou pour apaiser sa soif de domination toute imprégnée de mépris? M. Numance a une conduite encore plus indéchiffrable que celle de son épouse : suit-il la pente d'une fatalité ou celle d'une obscure prescription, selon laquelle, peut-être, ils semblent s'enivrer eux-mêmes du "*plaisir de donner*"? Thérèse était-elle cette innocente que tout le monde plaignait d'avoir un si méchant mari, et dont la vie a changé radicalement après cette tragédie, la voie de la liberté et de la vengeance contre Firmin lui étant alors ouverte, ou a-t-elle toujours été démoniaque, a-t-elle tôt découvert qu'elle pouvait facilement tromper son monde et que personne ne pouvait être son maître? Ne se voit-elle pas ainsi rétrospectivement : "*Je suis heureuse comme un furet devant le clapier. Heureuse d'être un piège, d'avoir des dents capables de saigner; et d'entendre couiner les lapins sans méfiance autour de moi. Le furet ne mange pas de viande, voilà pourquoi je me foutais de l'argent. Il boit le sang [...] Tout de suite, je vis ce que je pouvais utiliser dans la haine. Elle a du feu. L'amour en veut. Il fallait se servir de l'un pour imiter l'autre*". Au fur et à mesure que se déroule, dans une sorte de chœur antique, la grande parlerie nocturne, qui est une somptueuse fête langagière où sont multipliés les points de vue sur des personnages ainsi ouverts (le long récitatif des "*Âmes fortes*" doit tout à "*Tandis que j'agonise*" de Faulkner), son personnage se dilate, faisant craquer les coutures de ses différents déguisements, jusqu'à atteindre à la grandeur maléfique des monstres romanesques. "*Ce qui faisait la force de son âme, c'est qu'elle avait une fois pour toutes trouvé une "marche à suivre". La vérité ne comptait pas. Rien ne comptait que d'être la plus forte et de jouir de la libre pratique de la souveraineté*". Le livre se veut-il une parabole sur la charité chrétienne et sur la beauté du mal? À la fois trouble, contradictoire et violemment buriné, c'est l'un des plus grands romans de Giono, même l'un des grands chefs-d'œuvre du roman moderne. Cette oeuvre aussi peu stendhalienne que possible a plutôt pour ancêtres Balzac, Dostoïevski et Faulkner.

Elle a été adaptée au cinéma (2001) par Raoul Ruiz sur un scénario d'Éric Neuhoff et Alexandre Astruc, et a alors conservé une bonne part de son ambiguïté.

---

---

***“Faust au village”***  
(1949)

Recueil de sept nouvelles

---

---

***“Le cheval”***

Nouvelle

Giono évoque un animal réel, célèbre à Lalley, qui avait autorité sur les autres, passait pour être doué de divination.

---

***“La croix”***

Nouvelle

Trois garçons portant en pèlerinage une immense croix connaissent une mésaventure qui cause des dégâts chez une vieille femme, le curé cherchant à les aider.

Commentaire

Cette nouvelle irrévérencieuse, où le curé est quelque peu ridicule, est la seule à donner dans un burlesque sans noirceur, Giono étant sur le bord de la tradition anticléricale qu'il tenait de son père.

---

***“Silence”***

Nouvelle

Autour de l'héritage d'un patriarche qui laisse quatre enfants illégitimes s'opèrent des manœuvres. Une de ses anciennes maîtresses, à la suite de plusieurs morts violentes dont un crime parfait, réussit à avoir la haute main sur ses biens.

Commentaire

C'est une de ces histoires de psychologie imaginaire si fréquentes chez Giono.

---

***“Monologue”***

Nouvelle

Giono fait sentir l'atmosphère du village, avec les étrangers qui y sont installés, avec le tripot où les joueurs engagent sur une seule carte la totalité de leur avoir, fortune, terres, maisons, avec les familles où l'on joue à se pendre en n'arrêtant la comédie qu'à l'extrême seuil de la mort.

---

## **“Notre vin”**

### Nouvelle

La nouvelle commence par des variations sur l'âpre vin du pays, et se termine sur l'agonie et la mort : celles des autres, auxquelles il est si agréable de penser.

---

## **“Faust au village”**

### Nouvelle

Plusieurs fois, un camionneur anonyme est amené à prendre en auto-stop, au milieu des bois, dans la nuit, un « *monsieur* » qui, bien qu'ayant apparemment longtemps attendu sous une pluie battante, est parfaitement sec, et qui dispose de pouvoirs étranges : un train, bloqué pendant sept heures dans une petite gare, peut repartir dès qu'il y est monté ; un moteur de camion, en panne tenace, se remet en route dès qu'il arrive, etc.. À quoi le lecteur, grâce au titre, est invité à deviner qu'il s'agit du diable, bien qu'il ne fasse rien de démoniaque, qu'il ne propose aucun pacte, que sa « victime » n'éprouve aucun amour pour quelque Marguerite que ce soit. Il se contente d'exister ; on ignore ce qu'il est, ce qu'il cherche, et il apparaît d'autant plus menaçant qu'il ne menace pas et demeure invariablement d'une courtoisie parfaite bien que presque muette. Le camionneur met à la porte son employé, parce qu'à son tour il a pris l'homme en stop. Il est fasciné, et finit par le mener là où il a affaire, mais Giono laisse à chacun le soin de deviner quoi et où.

### Commentaire

Enfin le récit qui a donné son titre au recueil, « Faust au village », est le plus étendu et le plus extraordinaire. C'est une des trois nouvelles fantastiques de Giono, avec “*La daimone au side-car*” (“*L'esclave*”) et “*Prélude de Pan*”. C'est aussi, par sa rigueur et sa densité, une des plus belles nouvelles jamais écrites car elle pousse l'ellipse à un point extrême. Le récit est fait sur un ton qui évite tout romantisme, tout effet de terreur.

---

## **“Le mort”**

### Nouvelle

Dialogue, Aussitôt après la mort d'un homme, un dialogue s'ouvre entre sa veuve et une voisine portant sur les besoins matérielles, la famille et les relations à prévenir, ou à ne pas prévenir. On assiste à tout un grouillement mesquin et égoïste et haineux.

---

### Commentaire sur le recueil

Les textes, parus en revue de 1949 à 1951, ont été recueillis en volume en 1977, après la mort de Giono. Leur action se situe au XXe siècle, dans le Trièves, région du Dauphiné. Deux d'entre eux sont des fantaisies sur le mode léger. Quatre autres sont plus sombres, et révèlent une vision quelque peu féroce de l'espèce humaine.

---

**“Les grands chemins”**  
(1951)

Roman de 110 pages

Le narrateur unique, un vaurien qui court l'aventure sur les routes, donne au présent sa version d'une étrange amitié qui le pousse à accompagner, secourir et finalement tuer son compagnon, «*L'artiste*», le récit se fermant sur ce meurtre impuni, suivi d'un instant de bonheur.

Commentaire

La route, l'amitié, le jeu, le mensonge, sont des thèmes familiers à Giono. Plusieurs lignées se croisent ici :

- celle des “*Âmes fortes*”, car l'accent est mis sur le mensonge dans une langue vive, imagée, populaire comme celle des veilleuses, mais souvent plus argotique que la leur ;
- celle des romans picaresques ;
- celle des romans américains.

En 1963, Christian Marquand en a tiré un film qui a le même titre.

---

Giono avait relu avec passion Stendhal, et, adoptant une démarche stendhalienne tant par le genre choisi que par la vivacité de l'écriture et par la malice souriante, il avait créé Angelo Pardi, un aristocrate italien, à la fois romanesque et naïf, énergique et sensible, qui ressemble comme un frère à Fabrice del Dongo surtout, mais aussi à Julien Sorel et à Lucien Leuwen, qui vit comme eux au XIXe siècle. Une comparaison étroite des oeuvres des deux écrivains révèle que la symbiose est si étroite qu'on peut parler du stendhalisme de Giono dans le cycle d'Angelo, ce hussard précédant même “*Le hussard bleu*” de Roger Nimier qui donna son nom aux groupe des “*hussards*”, jeunes romanciers germanopratsins émules de Stendhal (Nimier, Haedens, Vailland, Blondin, etc.) pour qui Giono fut une sorte de vieil oncle de province qui avait pourtant plus de «*disinvoltura*» et d'alacrité qu'eux. Il avait d'ailleurs projeté d'écrire en dix volumes l'histoire de trois générations de héros prénommés Angelo, mais il n'en rédigea que quatre, dans le plus grand désordre chronologique :

---

**“Le hussard sur le toit”**  
(1951)

Roman de 390 pages

En Provence, par une suffocante journée de l'été 1832, Angelo Pardi, aristocrate piémontais qui a acheté son brevet de colonel de hussards, qui a dû temporairement quitter l'Italie et s'exiler en France, rentre dans son pays. Dans la vallée de la Durance, il se dirige vers le village de Banon quand il apprend qu'une épidémie de choléra vient de se déclarer dans la région, comme en témoigne l'agitation fébrile des autorités administratives et militaires. Il a d'abord une réaction de fuite et d'indifférence, puis poursuit seul sa route vers le château de Ser. Il découvre, du pas de Redortiers, le hameau des Omergues qui offre un spectacle d'apocalypse : une accumulation de cadavres monstrueux, affreusement dévorés par les bêtes. Il n'y a personne qui ait pu échapper au fléau. Apparaît un jeune médecin qui lutte contre l'épidémie, mais «*le pauvre petit Français*» idéaliste meurt dans les bras d'Angelo. Celui-ci ne pense pas à l'héroïsme : il est sur les chemins avec le choléra qui galope autour et lui vomit sur les bottes dès qu'il s'arrête. Il rencontre sur son chemin plusieurs sentinelles qui tentent d'éviter que des étrangers n'apportent dans leurs villages les germes de la contagion. Il remporte chaque fois, sur cette humanité peureuse, des triomphes faciles mais gratifiants pour son orgueil de jeune aristocrate. Risquant, à Sisteron, d'être mis en quarantaine, il prend la route avec d'autres fugitifs auprès desquels il est victime de sa naïveté, car son esprit romanesque le

désigne comme une proie facile à duper. Mais ils sont tous, à leur tour, frappés par le choléra. Après avoir été contraint de dérober sa monture à un cavalier, il parvient finalement à Manosque. À la suite d'un malentendu (on le prend pour un empoisonneur, mais, près d'être massacré, il «*était heureux comme un roi*»), il est d'abord incarcéré par un comité de vigilance, puis libéré. La population, que l'épidémie a complètement égarée, se livre à tous les actes possibles de barbarie. Face à cette panique collective, Angelo doit, s'il veut survivre, rester embusqué sur les toits de la ville d'où il assiste au spectacle d'une humanité misérable. Il rencontre cependant Pauline de Théus, une femme remarquable par son sang-froid et sa beauté, qui l'héberge une nuit. Puis, avec une vieille nonne qui disparaît bientôt, il passe quelque temps à transporter les cadavres que la population abandonne lâchement. Quittant la ville déserte pour la montagne, après de nouvelles errances, il retrouve Giuseppe, son frère de lait qui campe dans les collines environnantes. C'est un carbonaro comme lui, mais un révolutionnaire cynique, alors que, pour sa part, Angelo a noblement tué en duel le baron Swartz, suppôt du régime autrichien. Ils décident de se quitter pour rentrer séparément et se retrouver en Italie où ils travailleront pour le bonheur de l'humanité auquel, s'il le faut, ils sacrifieront leur vie. Angelo, errant à nouveau seul, est très fier d'avoir réussi à disperser une patrouille qui voulait l'arrêter. Il retrouve Pauline et ils font route ensemble. Bien qu'ils évitent les chemins fréquentés par les hommes que la peur rend capables des pires forfaits, ils sont fait prisonniers et mis en quarantaine au château de Vaumeilh occupé par une petite confrérie de Présentines. Mais, pour assurer leur salut, ils s'enfuient aussitôt. Attaqués par des voleurs, ils se défendent courageusement et mettent en fuite leurs assaillants. Ils passent une nuit dans une maison déserte, où ils s'abritent et se restaurent. L'ivresse délie leurs langues et ils se laissent aller l'un et l'autre à une longue confession qui dissimule mal l'aveu de leur amour, un amour chaste, fondé essentiellement sur l'admiration réciproque de leur courage qui les distingue du reste de l'humanité. Elle lui confie aimer son vieux mais valeureux époux. En route vers le château de Théus où Pauline doit le retrouver, ils rencontrent un médecin cynique et sceptique qui leur fait, à travers la description du choléra, un tableau désabusé de l'humanité : l'épidémie, derrière ses aspects monstrueux, à la limite du fantastique, apparaît bien comme l'allégorie du mal que l'être humain cultive en lui. Pauline est frappée par le choléra, au moment même où elle et son compagnon arrivent dans une région que le fléau n'a pas encore atteinte. Angelo lutte jusqu'à l'épuisement pour faire refluer le mal. Sortant de son délire, Pauline commence à le tutoyer. Elle guérit miraculeusement et symboliquement. Arrivés à Théus, ils se quittent. Angelo poursuit, à nouveau solitaire, sa route vers l'Italie. «*L'Italie est là derrière*», se disait-il. «*Il était au comble du bonheur*».

### Commentaire

Ce choléra qui se propage à travers tout le Midi, qui «*maintenant marchait comme un lion à travers villes et bois*», le troisième cataclysme de l'oeuvre de Giono, après la guerre de 14 du «*Grand troupeau*» et l'inondation de «*Batailles dans la montagne*», est une figure de la guerre, catastrophe contre laquelle sont impuissants ceux qui y sont entraînés. Ébranlant le sort de l'univers, c'est une figure du mal. Dans sa cocasserie insolite, le titre colore le livre d'une nuance d'ironie énigmatique, comme pour faire contrepoids à l'horreur accablante du choléra. Mais il dissimule ainsi, par pudeur, la vraie nature de ce brillant roman d'aventures : la dimension épique, la force de vie absolument extraordinaire de ce héros stendhalien : «*Il était de ces hommes qui ont vingt-cinq ans pendant cinquante ans*» (chapitre 6), habité par le sens du sublime et le goût du bonheur : «*Il était atterré par la fourberie, cela lui paraissait plus inquiétant que la mort*», faisant preuve d'une bravoure et d'une générosité naturelles. Il est obligé de s'isoler au-dessus d'une ville en proie au choléra et aux atrocités de tout genre que les habitants inventent de surcroît : «*Il avait l'impression que, sous lui, la ville était toute pourriture.*»

Toutes ses avanies ne l'empêchent jamais d'être «*au comble du bonheur*». La sagesse narquoise est un des points qui différencient le Giono du «*Hussard*» de celui d'avant la guerre : «*La première vertu révolutionnaire, c'est l'art de foutre les autres au garde-à-vous*» - «*Prends donc l'habitude de considérer que les choses ordinaires arrivent aussi*». L'écriture est pleine d'allégresse et d'ironie. Son tour de force étant de tenir tout son roman dans l'espace de la suggestion, Giono raconta une histoire

d'amour où tout est à imaginer : il n'y a rien de torride, mais tout est possible. On trouve ainsi une gravité dans la légèreté, un humour et une tendresse, qui font cruellement défaut à la littérature française contemporaine. La langue française y est portée à son plus haut degré de virtuosité.

Après les années d'ostracisme et l'intense activité romanesque de l'après-guerre, Giono connut de nouveau pour ce roman l'accueil favorable de la critique qui y vit la confirmation de sa «*nouvelle manière*» déjà remarquée dans les “*Chroniques romanesques*”. Puis avec le succès populaire (quarante mille exemplaires vendus la première année, soixante-dix mille en 1955), il sortit enfin d'une situation matérielle précaire.

Le roman fut adapté à la radio par André Bourdil (1953), avec Jeanne Moreau et Gérard Philipe ; au cinéma par Jean-Paul Rappeneau (1994), avec Julie Binoche et Olivier Martinez.

---

---

### “*Le moulin de Pologne*”

(1952)

#### Roman

Le moulin de Pologne est un domaine acheté, au début du XIXe siècle, par un certain Coste. Le roman est l'histoire de cinq générations de sa famille, qui est marquée par une tragique fatalité. L'achat du domaine par Coste, riche et pourvu de deux filles à marier, met en émoi la petite ville voisine. Les de M., ayant justement deux fils disponibles, dépêchent chez le sieur Coste une marieuse chevronnée. L'affaire est vite conclue, la seule prétention du maître du moulin étant que ses gendres appartiennent à une famille oubliée de Dieu. La main de la fatalité, en effet, s'est déjà lourdement abattue sur la sienne. Les de M. représentent exactement ce qu'il lui fallait : ils existent depuis huit cents ans et n'ont pas plus d'histoire que les premiers Capétiens. Pendant une décennie, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Soudain, un coup de tonnerre, le vieux Coste, blessé par un banal hameçon, meurt du tétanos. Une hécatombe commence. Même les fuyards sont touchés, et de la façon la plus spectaculaire puisque la fameuse catastrophe du Paris-Versailles engloutit en une seule bouchée quatre membres de la malheureuse famille. Cent ans plus tard ne reste qu'une de M., Julie. Quand elle était à l'école, ses condisciples s'étaient acharnées à la terroriser avec une ingéniosité impitoyable. Avec une pestiférée, comment ne pas être méchant? Comment ne pas lui en vouloir du danger que sa seule présence fait courir? Ajoutons que dans un modeste chef-lieu personne n'a la fortune que coûterait une passion généreuse. On emploie à posséder toute l'énergie dont on dispose. Donner y est inconcevable. Aimer aussi par conséquent. Mais la haine a pour elle d'être une volupté économique. Les petites filles de l'école finissent par avoir raison des nerfs de Julie. Elle est frappée de convulsions. Elle s'en remet, mais les traits déformés. Dorénavant, elle a l'air de la pestiférée qu'elle est. Tout va pour le mieux dans la meilleure des petites villes de province. Hélas, un certain M. Joseph y débarque. Il se conduit de manière si provocante qu'on n'ose relever le défi. Ce n'est pas qu'il ait des vices ; on les lui pardonnerait aisément puisque alors on aurait barre sur lui. Non, ce serait plutôt un Robespierre. Il ne tient aucun compte de l'opinion publique. Il a du linge d'une extrême finesse et vit pauvrement chez un cordonnier. M. de K., une des «*têtes*» de la ville, trouve à cette étrange conduite une explication convaincante. Cet homme est un jésuite, si haut placé qu'on lui obéit en haut lieu. La plus élémentaire prudence commande de filer doux. À la consternation générale, le prétendu jésuite en profite pour épouser la pestiférée, après l'avoir enlevée dans des circonstances très romantiques. Il s'installe au moulin, qu'il restaure. Il arrondit le domaine. Il reçoit. Il étale son bonheur. Inutile de dire que tout le pays, oubliant l'humiliation subie, considère comme un honneur de défilier chez lui, et que les femmes envient Julie. Après la mort paisible de M. Joseph, le destin, une génération plus tard, rattrape le dernier descendant de la famille Coste. Le jeune et brillant Léonce, marié à une Louise exquise mais de santé fragile et bientôt paralysée, devient tout à coup la proie d'une gourgandine avec laquelle, sans prévenir personne, notamment sa mère, il quitte brusquement la ville. Au lieu de finir en apothéose sur un grand éclat dramatique, la famille disparaît ainsi dans une déchéance banale, mesquine et ridicule. Le narrateur de l'histoire tragique de la famille Coste révèle à la fin une difformité qui a pu lui faire porter sur elle un regard malveillant : il est bossu.

## Commentaire

Le roman, qui fait partie de la série des *“Chroniques romanesques”*, et qui est le dernier à y être explicitement rattaché, est un livre curieux qui, par plusieurs aspects, diffère sensiblement des précédents. Des épigraphes figurent à chaque chapitre. Le récit est écrit et non parlé par le narrateur qui est le seul de ce type chez Giono, le seul qui dégage une impression de malaise : c’est un homme de loi prudent, feutré, retors, soupçonneux, égoïste, qui révèle en outre à la dernière page qu’il est bossu. Comme le récit est écrit il n’y a pas beaucoup de dialogues et il n’y a à peu près pas de paysage. La petite ville est Manosque, bien qu’elle ne soit pas nommée. L’action se déroule entièrement dans une bourgeoisie et une petite noblesse frileuses, que Giono ne ménage pas : le comique et le tragique étant liés étroitement dans cette histoire d’une fatalité qui accable une même famille à chaque génération. La démesure est ici celle du destin, non des êtres. Tout se passe comme s’il avait cherché à ajuster ensemble des éléments trop hétérogènes pour n’être pas incompatibles

---

Giono diversifia ses centres d’intérêt. Ainsi il donna des articles à de nombreux journaux, *“Le Dauphiné libéré”*, *“Sud-Ouest”*, *“Nice Matin”*, et une série de textes sur la Provence à *“Combat”*. Il voyagea en Écosse et se rendit à plusieurs reprises en Italie, en rapportant :

---

### ***“Le voyage en Italie”*** (1953)

#### Récit de voyage

#### Commentaire

Le livre n’a rien d’un guide, ou alors c’est celui d’une tournée en Gionie et non en Italie. Il n’a rien d’un journal de voyage consciencieux. Giono n’évite pas les monuments, mais ne regarde que ceux qui lui parlent. En soixante pages sur Venise, il ne mentionne ni Titien ni Tintoret. Plus souvent, ses yeux vont vers les gens : physionomies, gestes, allures, habillement de chacun ou atmosphère de la foule, des boutiques, des cafés. Bref, vers la vie quotidienne que gouverne un art de vivre. Il s’invente des amis inexistantes. Il joue à s’acheter des maisons. Il part en digression vers l’Écosse ou ailleurs. Il raconte au naturel, fuyant l’emphase et les idées. S’il joue une comédie, c’est celle d’une désinvolture qui n’est pas détachement mais plaisir d’une sagesse où le caprice a sa part, où l’on s’intéresse à la passion sans se laisser blesser par elle.

---

En 1953, Giono reçut, pour l’ensemble de son oeuvre, le prix Prince Pierre de Monaco. Il accepta de couvrir, pour l’hebdomadaire *“Arts”*, le procès de Gaston Dominici, qui allait s’ouvrir aux Assises de Digne, et publia :

---

### ***“Notes sur l’affaire Dominici, suivies d’un Essai sur le caractère des personnages”*** (1955)

#### Essais

Giono suivit la longue enquête sur le triple meurtre, en août 1952, dans la région de Manosque, de touristes anglais, les Drummond, non loin de la ferme des Dominici ; l’inculpation de Gustave Dominici, qui avait découvert le corps d’Elizabeth Drummond, pour non-assistance à personne en danger ; l’accusation par Gustave et Clovis Dominici de leur vieux père, Gaston, qui passa aux aveux

le lendemain avant de se rétracter ; le procès qui aboutit à sa condamnation sans preuve matérielle par la cour d'assises de Digne : «*Tout accusé disposant d'un vocabulaire de deux mille mots serait sorti à peu près indemne de ce procès. Si, en plus, il avait été doué du don de parole et d'un peu d'art de récit, il serait acquitté. Malgré les aveux.*». Il interpréta cette affaire comme un règlement de comptes entre anciens résistants : «*Je ne dis pas que Gaston Dominici n'est pas coupable, je dis qu'on ne m'a pas prouvé qu'il l'était.*».

### Commentaire

Giono s'intéressait depuis longtemps à l'institution judiciaire. Il pensait qu'une des missions de l'écrivain est de traquer l'injustice. L'affaire Dominici, dans la trajectoire de Giono, se situe sur la ligne qui va de «*Un roi sans divertissement*» à «*Ennemonde*» : celle d'un univers où la réalité est tout naturellement monstrueuse.

---

En 1955, Giono fut élu à l'Académie Goncourt, où il succéda à Colette.

Dans ces années, il s'ouvrit largement au monde, multiplia les entretiens radiophoniques («*Rencontres avec Jean Giono*» en 1953, «*Propos et récits de Jean Giono*» en 1955)

---

### **“Le bestiaire”**

(1956-1965)

De 1956 à 1958, Giono écrivit une série de dix-sept petits textes humoristiques consacrés à des animaux fictifs et s'est en outre diverti en joignant à chacun de ces «*textes d'ironie lyrique*», comme il les définit, une série de dix «*marginalia*» qui n'ont en réalité aucun rapport avec le texte. Ce sont des citations inventées, tirées d'auteurs tantôt réels tantôt fictifs.

---

### **“Le bonheur fou”**

(1957)

Roman de 450 pages

En 1820, des insurrections éclatent au Piémont. L'officier qu'est Bondino comprend très vite que, la tentative révolutionnaire étant vouée à l'échec, négocier contre de l'argent la reddition d'une ville est plus avantageux que se battre. Après cet exploit, il ne lui reste plus qu'à s'enfuir en France avec les autres chefs de la rébellion. Sa carrière commence. Grâce à Dieu, il n'est pas nécessaire, pour faire fortune, d'avoir des villes à sa disposition ; il y a d'autres choses qui ne coûtent rien et qui peuvent se vendre comme des petits pains. Par exemple l'espoir. En 1847, Bondino est à la tête d'une organisation relativement puissante qu'il a baptisée «*Armée*», et qui a pour but de libérer l'Italie. En 1848, il entre confortablement à Milan d'où le roi de Sardaigne, qui s'est lui aussi découvert une vocation de libérateur, vient à point nommé de chasser les Autrichiens. Peut-être après tout que ce profiteur a bien travaillé. Mais il est encore trop tôt pour en juger. Milan n'est qu'un hors-d'œuvre. La clé du pays, c'est Mantoue. Chassez-en les Autrichiens, ils n'ont plus qu'à se retirer derrière leurs montagnes.

Après le récit de l'ascension non pas foudroyante mais sûre de Bondino, le roman, sans changer de ton change radicalement de point de vue. Il s'agit de montrer comment Mantoue ne fut pas prise. Il s'agit de le montrer sur le terrain. Pour ce faire, on accompagne Angelo Pardi, le héros du «*Hussard sur le toit*» sur lequel Bondino et ses partisans cherchent de toutes les manières à mettre le grappin. Ils tiennent déjà son frère de lait, celui qui ne réussit pas tout à fait à être son alter ego. Inutile de dire qu'Angelo déjoue presque sans y prendre garde les plus subtils calculs. Tant que durent la révolution et la guerre, il se promène au milieu des intrigues et des balles avec une souveraine aisance. Les

seules concessions auxquelles il ne se refuse pas sont les chemins détournés et un minimum de méfiance. D'ailleurs, ce ne sont pas des condescendances, mais son plaisir. Il n'aime ni l'hypocrisie ni l'incompétence. Il n'accepte de collaborer qu'avec un petit bonhomme rond, Lecca, qui fut général sous Napoléon et qui, tout en faisant la part de la politique, sait se battre, étant apparemment le seul. À Milan, Angelo et lui trouvent une foule qui se défoule, pendant que les chefs se répartissent la peau de l'ours. Retranchés derrière les épaisses murailles du château, les Autrichiens n'auraient, si nos deux compères ne s'en

mêlaient, qu'à laisser passer l'orage. Ils connaissent leur métier. Leurs généraux ont quatre-vingts ans, leur armée trois cents. Ils sont lents, mais solides. On ne les vaincra pas d'un coup de baguette magique. Donc on ne les vaincra pas. Dégoûtés, Lecca et Angelo ont réuni une petite escouade, avec laquelle ils voudraient s'amuser à porter à l'ennemi quelques rudes coups. Mais à eux seuls ils sont impuissants devant l'énorme organisation autrichienne. Quand Angelo arrive sur le champ de bataille, il a beau parcourir les rangs piémontais, il ne voit que des hommes sans chefs, décontenancés et sur le point d'être submergés. Bientôt tout est consommé. Angelo a alors un dernier geste : il rentre à Turin, provoque son frère de lait, Giuseppe, qui fait partie des « politiques » et veut se servir de lui. Angelo le tue Giuseppe. Va-t-il à son tour être tué ?

### Commentaire

Ce roman, dernière composante du cycle d'Angelo, a des dimensions tolstoïennes.

Habilement, à la fin, Giono laisse le lecteur dans l'incertitude. Ce duel final est la conclusion logique, rigoureuse du roman. En plus solennel, il exprime très précisément ce qu'une gifle exprimerait. Un profond mépris, lié à une fierté toujours sur le qui-vive.

Le mépris se porte sur Bondino dont l'excellent portrait est riche d'une dureté qu'une malice souriante rend de bonne compagnie. Et sur Giuseppe qui est pour Giono une figure du militant communiste.

Au contraire, Angelo est le type même du héros, dans toutes ses acceptions du terme : à la fois celui qui se distingue à la guerre et le grand homme, l'homme merveilleux qu'on est tenté de diviniser. C'est un aristocrate chez qui le souci de ne pas déroger est essentiel. Il reproche aux Bondino, et aux êtres humains en général, non pas le bien qu'ils ne font pas, mais la médiocrité de leurs désirs. À leur bien-être il oppose orgueilleusement son « *bonheur fou* », belle idée qu'il met en pratique avec une virtuosité superbe. Il l'éprouve à faire la révolution en 1848, à s'y promener comme il se promenait naguère à travers le choléra de Provence. Il goûte les sentiments les plus délicieux en faisant de longues marches à pied ou à cheval, d'innombrables rencontres avec une foule de personnages d'une extraordinaire vérité, en connaissant de très brèves amours. Dans un monde où la fin justifie n'importe quel moyen, il est le dernier chantre d'un idéal de pureté auquel, on le sent très nettement, Giono ne croyait plus.

La folie d'Angelo se réduit un peu trop à la volupté de marcher sur une corde raide. Ce jeu reste assez artificiel, et on a le droit de juger mal fondée l'insolence du funambule. Cependant, ses exploits ne sont jamais monotones. Êtres, paysages et situations défilent, caractérisés en quelques lignes à la fois fluides et richement nourries. Les pages s'accumulent, épaisses, et cependant toujours également alertes, si bien qu'à la cinquième le lecteur n'a pas vu faiblir son plaisir. Ce livre est aussi un bonheur fou d'écriture.

---

**“Angelo”**  
(1958)

Roman de 240 pages

En 1832, le jeune aristocrate piémontais Angelo Pardi, fils illégitime de la belle et romanesque duchesse Pardi, colonel des hussards du roi de Sardaigne, est contraint d'émigrer en France pour avoir tué en duel, d'un coup de sabre, le baron Schwartz, espion autrichien. Il quitte à cheval Turin en grand uniforme de colonel des hussards de Sardaigne. Il passe la frontière française au Mont-

Genève. Il se déguise provisoirement en ouvrier à Briançon. Il est recueilli dans la voiture d'une vieille dame veuve, Céline de Théus. Comme elle est involontairement mêlée à une entreprise de brigandage pour raisons politiques, que dirige son frère, le brillant marquis Laurent de Théus, dit « *le Vieux Loup* », Angelo la protège. Céline l'emmène chez ce frère, au château de La Valette, non loin d'Aix-en-Provence. Il y tombe amoureux d'un parfum exquis. Il arrive à Aix-en-Provence où il se lie d'amitié avec le grand-vicaire de l'archevêché, un politique subtil qui joue le même jeu légitimiste que Laurent de Théus, mais avec beaucoup plus de réserve et de prudence. Il a une liaison distraite avec la charmante cantatrice Anna Clèves qui l'aime sans espoir. Puis il revient à La Valette, où il fait enfin connaissance avec la femme au parfum exquis : Pauline de Théus, mariée à Laurent, qui a près de cinquante ans de plus qu'elle. Fille d'un médecin, elle lui a, avec son père, sauvé la vie alors qu'il avait été gravement blessé lors de l'une de ses aventures de conspirateur. Angelo et Pauline se côtoient d'abord dans une quasi-indifférence. Mais, un soir, pendant une absence du marquis, ils s'aperçoivent, sans se le dire, qu'ils s'aiment. Le marquis revient, et demande à Angelo de partir aussitôt pour porter un message urgent. C'est sur ce départ pour une mission dangereuse que se termine le roman.

### Commentaire

Le personnage d'Angelo, qui vient sans doute à l'origine de ce que Giono savait par la tradition familiale de son grand-père, lequel était effectivement passé du Piémont en France en 1831, a quelques traits de Julio, le héros du "*Voyage en calèche*" écrit deux ans plus tôt. Mais il est surtout issu des héros de Stendhal, Lucien Leuwen et Fabrice del Dongo, dont Giono s'inspire visiblement, de façon presque ostentatoire, pour proclamer son allégeance à un grand devancier pour lequel il avait depuis 1938 une admiration profonde.

Si ce roman picaresque, enlevé comme une charge, a une action un peu mince par rapport à la stature de son protagoniste, il est imprégné d'une allégresse et d'un goût du bonheur noble qui en font une des œuvres les plus séduisantes de Giono.

Le roman fut écrit en 1945. Lorsqu'il le publia en 1958, Giono prétendit dans sa préface que l'œuvre datait de 1934, avait été rédigée en six jours, et constituait une sorte d'expérimentation en vue d'un autre roman à écrire. Rien de tout cela n'est exact. Il s'agissait en fait d'expliquer que le héros et l'héroïne aient vécu deux fois leur première rencontre de façon totalement différente, une première fois dans "*Angelo*", une seconde dans "*Le hussard sur le toit*". La vérité est que Giono, en 1945, à sa sortie de prison, avait projeté un énorme roman en dix volumes. Il en écrivit les deux premiers, "*Angelo*" et "*Mort d'un personnage*", ainsi que le début du troisième ; puis, renonçant à son immense entreprise, il mit "*Angelo*" dans un tiroir pendant de longues années, en reprenant différemment son héros au début du "*Hussard sur le toit*".

Bien que publié sept ans après "*Le hussard sur le toit*", "*Angelo*" se situe antérieurement à ce dernier dans le cycle d'Angelo. Ce premier état d'un travail qui devait durer huit ans permet d'observer, presque à l'état naissant, les personnages de Jean Giono, au fur et à mesure qu'il les lance dans le monde. Tel un expérimentateur, il étudie leur comportement, éprouve leurs réactions, particulièrement au contact des événements, des hommes et surtout des femmes.

Le trio Pauline-Laurent-Angelo réunit trois âmes d'aristocrates en marge de la société et des lois, qui cultivent l'art de ne pas être dupes et se sentent, comme Stendhal et ses héros, «*au comble du bonheur*» dans l'exercice de leur liberté.

---

Giono écrivit "*Hortense*", le scénario d'un film tourné en 1956-1957 par François Villiers, avec Pascale Audret et Charles Blavette, une musique et une chanson de Guy Béart, qui suivait la construction du barrage de Serre-Ponçon (Hautes-Alpes) commencée en 1955 et la canalisation de la Durance. Le film (sélectionné pour la palme d'or au Festival de Cannes 1958, récipiendaire du "Golden Globe" 1959 dans la catégorie du meilleur film étranger) ayant pris le titre de "*L'eau vive*" (qui était déjà le titre d'un recueil de nouvelles), Giono et Alain Allieux (l'adaptateur), publièrent leur œuvre sous le titre de :

---

---

**“Hortense ou L’eau vive ”**

(1958)

Drame

Dans les Hautes-Alpes, un marchand de forêts et de bois forme à la dure son fils aîné, Félix, pour qu’il devienne un « *roi du bois* » et tienne ses frères et sa soeur sous sa domination. Marié sur le tard, il a une fille, Hortense. Ayant appris le projet de construction du barrage de Serre-Ponçon sur la Durance qui va noyer la vallée, il achète des terres et touche une indemnité d’expropriation de trente millions de francs. Voyant venir sa mort et craignant la convoitise des oncles et tantes d’Hortense, il cache son argent pour qu’elle le trouve un jour. Entre-temps, il l’envoie chez son oncle Simon qui est berger. À la mort de Félix, comme elle est encore mineure, d’après discussions sur sa tutelle déchirent ses oncles et tantes : ceux de Cavaillon, de Rochebrune, de Château-Arnoux ou de Merindol, qui excluent Simon, se surveillent réciproquement, hébergent à tour de rôle la riche héritière, chaque famille essayant selon ses moyens de se l’attacher, usant de tous les stratagèmes, de la séduction à la violence, pour essayer de s’approprier le magot. Mais Hortense, éprise de liberté comme l’eau vive de la Durance, glisse toujours entre leurs doigts. Pendant ce temps, la construction du barrage avance, l’eau va submerger des villages à peu près au moment où Hortense deviendra majeure. Poursuivie une fois de trop par un de ses neveux, elle s’enfuit chez Simon, trouve l’accalmie auprès de cet oncle chéri. Elle retourne dans sa maison paternelle et cherche le trésor de son père tandis que l’eau monte.

Commentaire

Le cours détourné des eaux de la Durance guide sans cesse l’action à l’image de la fatalité dans le développement d’une tragédie antique.

François Truffaut, alors grand pourfendeur de médiocrités cinématographiques, écrivit dans “Arts” : « Giono est l’écrivain qui pourrait apporter le plus au cinéma. »

---

---

**“Le foulard de Smyrne”**

(1958)

Scénario

Un colporteur abrité sous un parapluie bleu parcourt la Haute-Provence. Chaque endroit qu’il traverse semble frappé d’une malédiction entraînant la mort des occupants. C’est qu’il propage le choléra.

Commentaire

On pourrait y voir le prélude du “*Hussard sur le toit*”.

Ce film de douze minutes fut réalisé par François Villiers.

---

---

En 1959, Sylvie Giono se maria.

Giono fit un voyage en Espagne.

Il publia :

---

---

**“Théâtre II”**  
(1959)

---

**“Domitien”**

Pièce de théâtre

Commentaire

Au début de 1957 s'offrit à Giono l'occasion de contribuer à la série radiophonique “*Profils de médailles*”, consacrée aux empereurs romains, avec le personnage de Domitien. Il resta prisonnier de l'Histoire. La pièce est adroite, mais son style allusif, qui rappelle celui du “*Voyage en calèche*”, ne convient pas parfaitement à un sujet tiré de l'Histoire romaine.

---

**“Joseph à Dothan”**

Pièce de théâtre

Commentaire

C'est une adaptation libre d'une tragédie biblique, écrite en vers en 1640 par le grand dramaturge hollandais, Joost van den Vondel. Giono a dû entrevoir en Joseph une figure de lui-même. Il en a fait un rêveur, le mot revenant à plusieurs reprises : «*rêveur*», «*rabâcheur de rêves*».

L'oeuvre fut jouée le 29 juillet 1952, et accueillie courtoisement, sans plus. Giono n'y fut pour rien. Il tint d'ailleurs à s'en laver les mains : on n'aurait pas tenu compte de ses suggestions, jouer en costumes modernes, notamment. Il a fait avec probité ce qui lui était demandé.

---

En 1960, Giono fit son premier séjour à Majorque, où il allait se rendre régulièrement deux fois par an jusqu'en 1969.

Il écrivit et réalisa :

---

**“Crésus”**  
(1960)

Film

Le personnage découvrait, en devenant riche, qu'il existe de fausses et de vraies richesses.

Commentaire

Jean Giono réalisa lui-même le film dont le succès fut assuré par Fernandel.

---

En 1962, Giono connut un accident cardiaque.

Il commença à publier régulièrement des chroniques journalistiques dans des quotidiens de province ; elles furent recueillies après sa mort en trois volumes.

Il réunit sous le titre “**Chroniques romanesques**” des œuvres déjà parues (“*Un roi sans divertissement*”, “*Noé*”, “*Le moulin de Pologne*”, “*Les âmes fortes*”, “*Les grands chemins*”), mais aussi

deux nouvelles, *“La nuit du 24 décembre 1826”* et *“Une histoire d’amour”*, qui allaient se retrouver dans *“Les récits de la demi-brigade”*.

Gaston Gallimard, lui ayant demandé s’il ne serait pas disposé à écrire un des volumes de la collection *“Trente journées qui ont fait la France”*, il choisit :

---

---

***“Le désastre de Pavie”***

(1963)

Essai

À Pavie, en Lombardie, en 1525, les Français furent vaincus par les Impériaux et François Ier fut fait prisonnier.

Commentaire

Ici, le réel a été imposé à Giono. Mais il a allié le sérieux d’une véritable documentation historique à l’intuition romanesque qui donne vie aux personnages et aux événements. Et il lui resta la manière de dire les uns et les autres. Les portraits de François Ier et de Charles-Quint sont des leçons d’histoire politique qui enseignent qu’on mérite souvent les coups qu’on reçoit. Il est allé volontairement à contre-courant des tendances historiques de son époque, ne se souciant pas, ou très indirectement, du contexte économique, ni de la politique au sens étroit du terme. Il n’évoqua pas l’ensemble du pays ni de l’Europe. Il ne fit pas de synthèse. Il ne voulut pas avoir d’idées générales. Il mit son lecteur au contact direct des hommes et des passions d’autrefois, sans l’intermédiaire de théories quelconques : pour lui, les idées embrument trop souvent et faussent le réel. Il préféra le récit qui suit les êtres pas à pas, au jour le jour. Il fit non un livre d’histoire mais une chronique. Les plus beaux moments, que Giono saisit avec une attention et une précision si chaleureuse qu’il les rendit à jamais vivants, ce sont ceux qui appartiennent à l’existence banale, quotidienne, si terre à terre qu’ils ne relèvent pas de l’Histoire : goût d’un certain fromage, flèche d’un arbre dans le ciel, reflet du froid sur les prés inondés, lourdeur de la boue sur ce morceau de terre dont l’Histoire va s’emparer pour en faire un champ de bataille mais qui est d’abord un champ labourable. Or les historiens ne songent jamais à noter sur les champs de bataille l’odeur de l’herbe. *“Le désastre de Pavie”* fut un peu pour Giono un prolongement de ses *“Chroniques romanesques”*. Bien qu’un peu à l’écart dans son oeuvre, ce livre n’en est pas moins une réussite, ne serait-ce que par la totale maîtrise du récit et du style.

---

---

En 1966, Giono fut l’auteur du récit, du scénario et des dialogues du téléfilm de Robert Mazoyer, *“La chevelure d’Atalante”*.

Il esquaissa, sous le titre *“Cœurs, passions, caractères”*, une série de courtes histoires d’apparence psychologique dont une seule prit la dimension d’un volume :

---

---

***“Ennemonde et autres caractères”***

(1968)

Recueil de textes de 160 pages

---

---

## **“Ennemonde”**

Roman de 117 pages

Ennemonde est une sorte d'ogresse qui, après avoir mis au monde treize enfants et être devenue énorme, découvre la passion avec un lutteur de foire, Clef-des-Cœurs, tue son mari, trouve un trésor, s'épanouit dans le marché noir et, même lorsqu'elle est paralysée, jouit des passions de ses enfants et de celles du monde en toute impunité.

### Commentaire

Selon Giono, “*Ennemonde*” est un simple récit qui développe certains caractères entourés de leurs paysages, qui, dans la lignée de l’*Essai sur les caractères*”, consacré à la famille Dominici, montre l’influence des paysages âpres et sauvages d’une Haute-Provence de plus en plus imaginaire sur les âmes de ceux qui y vivent. L’histoire est tout à fait immorale. D’une certaine façon, à travers cette femme qui jouit des passions des autres, c’est le portrait de l’artiste par lui-même que peint Giono dans cet alerte chef-d’œuvre. Clé-des-cœurs avait passé furtivement à travers “*Deux cavaliers de l’orage*”. «*Ici, il aime et il meurt en gloire. Ennemonde connaîtra le plaisir après un crime parfait. Elle vit toujours, vieille, énorme, mais très propre et elle écoute s’il pleut. D’autres personnages arrangent leurs vies (et également leurs amours) avec des arbres, des abeilles sauvages, des sables, des boeufs, des serpentaires (des secrétaires ou, si on préfère, des huppés). Seul l’amateur de pièces d’or est emporté par deux chiens*» (“*Entretiens*”). L’équilibre entre homme et nature n’a jamais été atteint par Giono avec une poésie aussi ample et aussi dense. Il a, au début d’un des chapitres, cette formule qui est tout à fait grecque : «*Quand les mystères sont très malins, ils se cachent dans la lumière ; l’ombre n’est qu’un attrape-nigaud.*»

---

### **“Camargue”**

---

### **“Haut Pays”**

---

**“Le cœur cerf”**  
(1969)

Recueil de poèmes

### Commentaire

Ils dataient de 1944 à 1947.

---

En 1969, Giono écrivit le scénario d’une adaptation par Sydney Hayers de “*L’étoile du Sud*” de Jules Verne.

La même année, il refusa à Jacques Viard l’idée de collaborer à un “*Giono devant Dieu*” : «*Devant Dieu? Quel Dieu?*»

---

**“L’iris de Suse”**  
(1970)

Roman de 230 pages

Dans le Midi, en 1904-1905, Tringlot, un voleur, pillard de maisons, complice d’assassins, qui s’est approprié le fruit des rapines de sa bande, est poursuivi au sortir de Toulon par ses comparses qui veulent se venger. Il jugule sa hâte à sauver sa peau : «*La mort attrape d’abord celui qui court*». Pour brouiller sa piste, il se joint à une transhumance et trouve la sécurité auprès des bergers. Arrivé dans les hautes pâtures, dans une région perdue des Alpes-de-Haute-Provence, il y mène une vie saine et rude et y rencontre des personnages extraordinaires :

- la petite baronne Jeanne de Quelte, veuve, fantasque, romantique, indépendante ;
- son cousin, le médecin Casagrande, plus âgé, à moitié italien, naturaliste et philosophe mystérieux et subtil dont le passe-temps consiste à reconstituer les squelettes de petits animaux (il est fasciné par un os inutile du crâne de rat, l’iris de Suse, inventé par Giono) ;
- le beau forgeron Murataure, marié à une jeune femme surnommée «*L’absente*» : bien que n’étant ni sourde ni muette, elle ne parle jamais et ne semble rien entendre ; privée de raison, c’est une sorte de déesse des moutons, muette et lumineuse.

Un amour tumultueux unit la baronne et Murataure : elle finit par se faire enlever par lui en auto et, volontairement, ils manquent un virage et se précipitent dans le vide ; la voiture flambe et il ne reste de la baronne qu’une toque ornée d’une plume de faisan que Casagrande fait enterrer solennellement.

Tringlot opère alors une sorte de conversion. Après avoir rendu l’argent, il revient au village veiller «*contre vents et marées*» sur «*L’absente*», qui devient sa raison de vivre. Il déclare : «*Je suis comblé maintenant, j’ai tout*», au moment où il choisit de se dévouer à celle qui précisément n’est rien ni personne.

Commentaire

Cette histoire d’une cavale heureusement conclue par la passion sublimée du héros pour une «*absente*» fut le dernier exemple chez Giono d’attachement impossible, cette fois non seulement accepté mais source d’apaisement.

Giono révéla : «*L’iris de Suse n’a jamais été une fleur (il n’y a pas d’iris à Suse) ; c’était en réalité un crochet de lapis-lazuli qui fermait les portes de bronze du palais d’Artaxerxès (voir Mme Dieulafoy). Ici, il n’est qu’un os minuscule, pas plus grand qu’un grain de sel (au surplus inventé) qui crochète la voûte crânienne des oiseaux. Que de merveilles dans un crâne d’oiseaux (imaginez !), autant que dans un palais persan. J’ai eu plusieurs fois l’intention d’intituler ce récit “L’invention du zéro” ; en effet, un de mes personnages est en définitive amoureux de ce symbole qui remplace dans la numération finie les ordres d’unités absentes et multiplie ainsi à l’infini toutes les mathématiques. C’est aller plus loin que la lune, mais qui le saura?» (texte de présentation de l’édition originale). “*L’iris de Suse*”, où ont été repris quelques éléments de deux romans laissés peu auparavant inachevés, “*Dragoon*” et “*Olympe*” marque le point extrême chez Giono de cette projection des fantasmes humains dans des scènes et dans des personnages. Dans ce roman très riche, sur un mode encore une fois original, entre roman policier, poésie et fantastique, il proposa une sorte de synthèse de ses thèmes favoris et un défilé de personnages appartenant à ses principales familles. Le roman est déconcertant parce que, sans que l’unité de ton y soit jamais rompue, il touche d’un côté à l’opéra-bouffe par son humour, et de l’autre, par ses frontières avec l’absolu, au récit métaphysique ou mystique, bien que d’une mystique rigoureusement sans Dieu. L’amour fou de Tringlot pour «*L’absente*» est l’écho de celui d’Angelo III pour sa grand-mère. C’est, enfin, un roman sans méchants ni monstres, où reparaît, sous une forme différente, l’innocence presque générale des êtres qui caractérisait les premiers romans de Giono ; et aussi leur dénouement optimiste.*

---

**“Les récits de la demi-brigade”**  
(posthume, 1972)

Recueil de six nouvelles

---

**“Noël”**  
(1960)

Nouvelle de 18 pages

Le narrateur, Martial Langlois, ancien capitaine de dragons de Napoléon, maintenant capitaine de gendarmerie en Provence, cette nuit de Noël, accompagne la voiture publique qui a déjà été attaquée par des bandits. Elle transporte un seul passager, un usurier répugnant qui va expulser un débiteur mais qui disparaît mystérieusement en cours de route. Le capitaine retrouve la sacoche de l'usurier, brûle les papiers compromettants, mais ne se soucie pas de chercher son corps : il a exercé la justice à sa façon.

Commentaire

La nouvelle avait déjà paru dans “*Chroniques romanesques*” sous le titre : “*La nuit du 24 décembre 1826*”.

---

**“Une histoire d'amour”**  
(1961)

Nouvelle de 20 pages

Sous le règne de Louis XVIII, en Provence, le capitaine de gendarmerie Martial Langlois, convoqué par son colonel à propos d'assassinats gratuits de paysans, lui révèle qu'à chacune des enquêtes il a lui-même été visé par un tireur très habile. S'agit-il d'un reste de la bande des « *verdets* » qui firent régner « la terreur blanche » dans la région? Martial comprend qui le vise ainsi, part à sa recherche, affronte ce tireur redoutable et le tue : c'est une femme, comme il l'avait deviné. Sa jument viendra auprès du poste.

---

**“Le bal”**  
(1962)

Nouvelle de 21 pages

Le narrateur, capitaine de gendarmerie en Provence au temps de la Restauration où les légitimistes, préparant un coup d'État, ont commis des vols, est obligé, par son colonel, d'assister au bal de la préfecture qui va être l'occasion de transporter discrètement l'or. Il engage un joueur de cartes professionnel qui, se faisant passer pour un aristocrate, assiste au bal, dépouille celui qui doit transporter l'or (et qui se suicide) mais disparaît avec lui. Le capitaine sera ensuite blessé par une aristocrate.

## Analyse

### Intérêt de l'action

La nouvelle met en scène un policier qui sait qu'un crime va être commis par des aristocrates (paradoxe des aristocrates voleurs), mais qui est obligé par son supérieur de le laisser commettre (paradoxe des autorités qui laissent des crimes se commettre), qui se soumet (ce qui est le devoir du subalterne) mais en apparence seulement et organise une contre-attaque (paradoxe du policier insubordonné) en se servant d'un criminel (paradoxe du policier qui se sert de criminels) qui a pourtant l'allure d'un aristocrate (paradoxe du...) et en sachant que les aristocrates ont confié leur or à un personnage louche (paradoxe des aristocrates qui...). L'auteur exploite la surprise non tant du dépouillement des aristocrates à cause de la faiblesse du personnage louche que de la déconvenue du policier dont le pion se révèle un maître qui s'est éclipsé avec l'argent. C'est une véritable partie d'échecs où à chaque coup d'un adversaire répond le coup inattendu de l'autre. Le point de vue permet la surprise du personnage qui a longtemps l'air d'être parfaitement maître de la situation (et donc le lecteur aussi) est celle aussi du lecteur.

### Intérêt littéraire

Le texte se caractérise par le langage populaire de Martial qui offre tout un festival d'expressions toutes faites (par exemple : «*un paradis de Mahomet*» [page 67]), de proverbes, de dictons («*C'est toujours quand l'âne s'est sauvé qu'on ferme la porte de l'écurie*» [page 66]).

### Intérêt documentaire

Il faut distinguer ce qui relève de l'Histoire. À la lecture d'autres nouvelles du recueil, comme «*Une histoire d'amour*» où il est question de la Terreur blanche, il semble plutôt que les personnages, plus que des légitimistes qui «*veulent le retour de la famille des Bourbons sur le trône*» et vont donc jusqu'à commettre des vols pour financer leur coup d'État, sont de ces ultra-royalistes qui trouvaient que Louis XVIII, un Bourbon, était trop conciliant. On est donc assez proche de Waterloo qui est d'ailleurs évoqué. Il est intéressant d'étudier l'état d'esprit de Langlois, ancien soldat de Napoléon qui travaille maintenant pour le roi : c'est un républicain, un homme de gauche, comme le prouve sa commisération pour les déshérités (page 63).

En ce qui concerne la géographie, les indications sont précises : «*Le territoire dont j'ai la surveillance va de Saint-Maximin à Châteauneuf-le-Rouge et des confins de la Sainte-Baume jusque dans les bois profonds de la Gardiole, de la Séouve et du Sambuc*» (page 48), juste à l'est d'Aix-en-Provence. Mais la préfecture est à Marseille et il est question d'Aubagne qui est à mi-chemin. La nouvelle s'intéresse aussi à l'équitation : au véritable culte qui est voué à «*cet exercice qui consiste à mélanger le cavalier à sa monture*», ce qui crée un «*centaure*» qui a ses «*arcanes*» (page 68) ; l'admiration de Langlois pour les deux femmes tient aussi à ce qu'elles sont des «*amazones*», et l'affront final de la marquise de Théus consiste à se montrer supérieure à lui à cheval bien qu'elle ait cherché, «*avec un soin exquis, une rosse balourde*».

### Intérêt psychologique

Le personnage principal est, en fait, le seul puisque les autres ne sont vus qu'à travers lui.

### Intérêt philosophique

À travers Langlois, Giono exprima son mépris pour la politique et pour les puissants, pour la corruption du pouvoir. Il affirma sa volonté du travail bien fait, de la liberté de comportement, du souci de la droiture et de la justice, sa méfiance à l'égard des apparences. Il constata la complexité des situations, la perpétuelle surprise qu'elles apportent.

---

**“La mission”**  
(1963)

Nouvelle de 22 pages

Le narrateur, capitaine de gendarmerie en Provence pendant la Restauration, envoyé par le préfet derrière un tilbury dont il doit tuer l'occupant, manque de peu d'être tué par une jeune femme qui, avec son mari, occupe la voiture. Il donne une convocation à dîner dans une auberge : c'est le père de la jeune femme qui vient. Le capitaine, qui sait qu'il est le chef de rebelles légitimistes, lui laisse entendre qu'il a été trahi, d'abord par le préfet. Aussi plusieurs des conspirateurs sont-ils ensuite exécutés.

---

**“La belle hôtesse”**  
(1965)

Nouvelle de 29 pages

Le narrateur, capitaine de gendarmerie en Provence, est, à la suite du meurtre d'un brigand, chargé par son colonel d'aller à l'auberge de la Belle Hôtesse qui serait le repaire d'une bande. En chemin, il neutralise des gens qui le surveillent et il en tue un autre qui lui avait tiré dessus, qui portait de beaux vêtements et une bague remarquable. À l'auberge, il est bien reçu et voit dans la nuit qu'on y ramène le corps. Des mois plus tard, il aura à escorter une voiture fermée d'où une main de femme lui lancera la bague.

---

**“L'Écossais ou la fin des héros”**  
(1955)

Nouvelle de 45 pages

Martial, qui est capitaine de gendarmerie en Provence au temps de la Restauration, est chargé par son colonel d'enquêter sur l'assassinat des occupants d'une voiture publique, parmi lesquels un militaire porteur d'un courrier. Dans la campagne, Martial a trouvé un boléro et s'avance vers un hameau où, en effet, l'attendent la marquise de Théus, son mari, qui est un chef légitimiste, et un ami écossais. Le marquis veut payer pour la mort du militaire, Martial refuse, mais l'Écossais se tue.

---

Commentaire sur le recueil

Ces nouvelles sont centrées non seulement autour d'une région, mais d'un personnage dans une situation particulière, à une époque précise : ce sont des récits policiers à l'époque romantique où le narrateur et protagoniste est Martial Langlois, héros de “*Un roi sans divertissement*”, mais dix ans avant cette période finale de sa vie. L'ensemble du recueil répond à la recette des histoires policières où le même détective, invulnérable ou presque, est, chaque fois, chargé par son supérieur d'une autre mission. Mais, à la différence de la plupart des policiers, il échoue souvent dans sa mission. Ses aventures laissent presque toujours, une fois refermées, planer une part de mystère. Pas trace ici d'études psychologiques : plutôt des variations, souvent teintées d'humour, sur le thème du besoin d'absolu. À remarquer : le rôle donné à des femmes, ce qui est assez exceptionnel dans les œuvres policières et historiques. Sévères, dépouillées jusque dans leur atmosphère (la nature y est parfois belle, jamais riante, quatre sur six se passent en hiver, en général dans la neige), ces histoires sont,

avec leurs ellipses, leurs grincements, leur mélancolie, des témoignages d'un art dans la narration qui n'a jamais été porté plus haut. Giono constate la corruption du monde à l'écart duquel il préfère désormais se tenir car il lui a causé des ennuis. Il est sûr qu'il s'identifie à Martial Langlois qui, lui aussi, se tient à l'écart, tout en faisant bien son travail pour continuer à être fier de lui.

---

---

**“Le déserteur et autres récits”**

(posthume, 1973)

Recueil de quatre textes de 260 pages

---

---

**“Le déserteur”**

(1966)

Nouvelle de 87 pages

On s'interroge sur la raison qui, vers 1850, a fait passer clandestinement en Suisse, dans les montagnes du Valais, et par un itinéraire étonnant un Français sans papiers qui, après une période d'errance, finalement, s'arrêta dans une haute vallée où il fut accueilli avec simplicité, sans toutefois jamais accepter d'entrer dans une maison. Il remercia ses hôtes en peignant des tableaux religieux qui semblaient prouver que ce Charles-Frédéric Brun avait reçu une formation de peintre d'ex-voto. On racontait que c'était un soldat qui avait tué son capitaine, ou qu'il avait été notaire, ou même évêque. Continuant à craindre les gendarmes et à vivre à la dure, celui qu'on appelait «*le déserteur*» mourut en 1871.

Commentaire

Giono feint d'écrire une biographie. N'ayant jamais été en Valais, il ne l'évoque que brièvement, et ne décrit presque pas ses paysages de montagne. Il prétend s'être livré à une sorte d'enquête policière sur son héros, mais, vu l'absence presque totale de faits attestés, il invente non ses origines ou les raisons de son exil, dont il se garde de prétendre éclairer le mystère, mais sa vie ascétique dans la communauté qui l'a recueilli, certains des êtres qu'il rencontre, et même quelques-uns de ses tableaux. Ce récit, où il ne se passe pas grand-chose de saillant, se déroule parmi des hommes d'humble condition, austères et attachants, dénués d'égoïsme, désintéressés. On n'entend pas la voix de Brun, on sait bien rarement ce qu'il pense. Par certains côtés, il est une silhouette. Mais sa réserve et son mystère sont fascinants. La narration sans aucun pittoresque, le style dépouillé s'accordent au sujet du récit, qui, en marge apparemment de l'œuvre de Giono, n'en manifeste pas moins son humanité profonde et son attention devant les caractères exceptionnels. À plus de soixante-dix ans, il aborda ici pour la dernière fois un thème qui l'avait hanté depuis la guerre de 1914 (où il a peut-être connu la velléité de la désertion), et qu'il a plusieurs fois utilisé dans ses romans, avec Bobi de “*Que ma joie demeure*” quittant la communauté qu'il a revivifiée, avec Saint-Jean de “*Batailles dans la montagne*” délaissant ceux qu'il a sauvés et celle qu'il aime, avec des personnages comme Melville de “*Pour saluer Melville*” et comme le personnage-titre d’“*Angelo*” ; la désertion chez lui est celle d'un anarchiste : non pas lâcheté, mais quête de la liberté à tout prix.

---

**“La pierre”**

C'est une série de variations étincelantes sur le monde minéral comme sur l'architecture (Giono jouait à acheter en imagination des maisons et des églises), se fermant sur le thème de ce bonheur que peut conférer une sagesse profonde.

---

**“Arcadie... Arcadie...”**

Ce sont des pages provençales, issues de souvenirs de jeunesse, sur la cueillette des olives en Haute-Provence («Il y a une antiquité vénérable dans les gestes que nous faisons. Ils nous rapprochent d'un certain état de l'homme.»), sur l'huile d'olive et sur le vin, sur le chant («C'était, somme toute, l'expression du monde qui était comme supérieure au monde lui-même et avait le pas sur lui. Depuis la lointaine époque d'Homère jusqu'à nos jours, cette supériorité de l'expression du monde sur le monde réel n'a pas cessé d'enchanter l'âme des hommes»), mais aussi sur les joies du mensonge et de la paresse.

---

**“ Le Grand Théâtre”**

Giono fait apparaître pour la dernière fois, avec beaucoup de liberté, la figure de son père le cordonnier philosophe, ainsi que celle d'un grand-oncle qui enrichit son être à partir de sa surdité et d'une cécité menaçante. Dans ces pages surprenantes est esquissée une sensualité fictive.

---

---

Commentaire sur le recueil

Il avait été publié à tirage limité en 1966.

---

**“Les terrasses de l'île d'Elbe”**  
(posthume, 1976)

Recueil de chroniques

---

---

**“Le compte à rebours”**

---

**“Apprendre à voir”**

---

**“Bâtons rompus”**

---

**“Réponses”**

---

**“Faits divers”**

---

**“Sur la vieillesse”**

---

**“Le visage”**

---

**“Le fantôme d'Hélène”**

---

***“Le printemps”***

---

***“Paris”***

---

***“La machine”***

---

***“L'orgueil”***

---

***“Les bruits”***

---

***“Le sport”***

---

***“Le cancre”***

---

***“Le Huron”***

---

***“Le tabac”***

---

***“Les terrasses de l'île d'Elbe”***

---

***“Le coeur”***

---

***“La fortune et la gloire”***

---

***“L'archange”***

---

***“La mer”***

---

***“Le quidam”***

---

***“Une histoire”***

Commentaire

En trois pages, Giono nous offre un vrai petit roman.

---

**“L'appât et le piège”**

---

**“Nourritures”**

---

Commentaire sur le recueil

On retrouve dans ces chroniques, parues initialement dans des journaux, le style de Giono, son humour, sa malice, son imagination et tout son talent de romancier. Qu'il se moque en comparant les avantages du briquet et de la boîte d'allumettes, qu'il dise son mot sur l'urbanisme d'aujourd'hui, qu'il parle des arbres qu'il a plantés, ces faits divers font partie de son univers savoureux.

---

**“L'homme qui plantait des arbres”**

(posthume, 1980)

Nouvelle

Elzéard Bouffier est un planteur de chênes, solitaire et désintéressé, qui a consacré les trente dernières années de sa vie au reboisement d'une région des Alpes que l'humaine incurie avait transformée en désert. À la fin, au milieu d'un village qui a retrouvé ses habitants, coule une source auparavant tarie. Les arbres avaient d'abord retenu l'eau, puis domestiqué le soleil.

Commentaire

En fait, Elzéard Bouffier n'a pas existé. Mais peu importe : c'est un des rares récits de Giono qui soit intégralement optimiste et moral d'un bout à l'autre. S'il a dû sourire en lui-même de cette fable d'un optimisme un peu facile, elle correspondait pourtant à un amour réel des plantations d'arbres : le thème existe dès 1923 dans “*Sur un galet de la mer*”, puis dans “*Manosque-des-Plateaux*”, dans “*Que ma joie demeure*”, dans “*Les vraies richesses*”.

En 1967, la nouvelle a été adaptée, sous forme de dessin animé, par Frédéric Back (Québec).

---

**“Dragoon”**

(posthume, 1982)

Roman

Cette histoire de deux familles sur plusieurs générations, s'achevant sur un amour incestueux entre un frère et une sœur aurait dû être la plus ample des “*Chroniques romanesques*”.

---

**“Les trois arbres de Palzem”**

(posthume, 1984)

Recueil de textes

---

**“Le sang”**

---

**“La monnaie”**

---

***“Un peu de franchise”***

---

***“Le sang à l'envers”***

---

***“Le paysan du Danube et l'étranger”***

---

***“La cavalerie de Cromwell”***

---

***“Un rêve”***

---

***“Le tigre et les abeilles”***

---

***“L'âme”***

---

***“Chinoiseries”***

---

***“XXe siècle”***

---

***“Les trois arbres de Palzem”***

---

***“Retour en arrière”***

---

***“Montagnes, solitude et joies”***

---

***“Le marchand d'églises”***

---

***“Rien n'est facile”***

---

***“La tolérance”***

---

***“Le monde”***

---

***“La littérature”***

---

**“Les pommes”**

---

**“Lectures”**

---

**“Le spectateur”**

---

**“La laideur”**

---

**“Faits divers”**

---

**“Le feu”**

---

**“Le sel de la terre”**

---

**“Connaître”**

---

**“L'oeil en coulisse”**

---

**“Le plaisir”**

---

---

Commentaire sur le recueil

Ces textes avaient parus dans des périodiques, de 1951 à 1965. Il y fit part d'une sagesse un peu amère. Il est toujours du côté de l'individu contre la masse, du travailleur contre ceux qui le gouvernent. Le monde de naguère lui semble plus humain. En peu de mots, il crée des mondes, il enchante. Quelques pages lui suffisent pour inventer une histoire fabuleuse, l'oeil toujours prêt à croquer sur le vif personnages et paysages, et à les mettre en scène pour un de ces merveilleux spectacles que lui dicte son imagination.

---

---

**“La chasse au bonheur”**  
(posthume, 1988)

Recueil de chroniques

---

---

**“Le voyage”**

*«Le XIXe siècle a beaucoup voyagé. [...] On me répondra que le XXe siècle voyage plus encore. Non, il ne voyage pas, il se fait transporter, il se transporte, c'est tout autre chose, c'est presque le contraire. [...]»* Puis, citant Alexandre Dumas, grand voyageur devant l'Éternel, Giono poursuit : *«Voyager, c'est vivre dans toute la plénitude du mot ; c'est oublier le passé et l'avenir pour le présent ;*

c'est respirer à pleine poitrine, jouir de tout, s'emparer de la création comme d'une chose qui est sienne, c'est chercher dans la terre des mine d'or...»

---

En janvier 1970, Giono, qui avait déjà connu plusieurs attaques depuis 1962, subit une opération. Le 9 octobre 1970, il mourut d'une crise cardiaque dans sa maison du "Parais", à Manosque.

Si Giono a passé sa vie en Provence, si, «*voyageur immobile*», il s'éloigna peu de son bureau de Manosque, sa vie se confond avec son œuvre qui dépasse le Midi, car il a, de toute façon, «*créé de toutes pièces les pays et les personnages de ses romans*», un «*Sud imaginaire*», un «*Sud mental*» qu'il ne faut pas confondre avec la Provence car il n'est rien moins qu'un écrivain régionaliste, même s'il s'est opposé à l'hégémonie de l'intelligentsia parisienne. Alliant l'extrême facilité d'invention d'un conteur-né, qui sait prendre ce qu'il aime à conter là où il le trouve, et pas là où la mode voudrait que ça soit, à l'exigence d'un écrivain toujours en quête de renouvellement de ses techniques et de son style, il a, pendant quarante ans, toujours animé du plaisir d'écrire : «*Mon art a toujours suivi les pentes de mon plaisir [...] Il évolue comme mon plaisir.*» (interview dans '*Les nouvelles littéraires*'), toujours heureux avant tout d'avoir pu, tout au long de sa vie, ne pas passer un jour, ou peu s'en faut, sans écrire, construit une œuvre très variée : vingt-quatre romans achevés et de nombreux fragments, plusieurs recueils de nouvelles, de poèmes, des pièces de théâtre, des essais, des tracts pacifistes, des préfaces, des reportages, des articles innombrables, un récit historique, des traductions. Pour des écrivains qui s'ennuient, et le font bien sentir au lecteur, c'est presque un scandale : écrire fut pour Giono une véritable volupté. Levé très tôt, il écrivit parfois deux livres en même temps ; ce fut le cas pour «*Le hussard sur le toit*» et «*Deux cavaliers de l'orage*» : «*Je menais ces deux travaux parallèles pour me dégourdir les doigts de l'un avec l'autre. J'avais choisi volontairement deux techniques et deux écritures très différentes.*» Il justifiait ainsi son incoercible besoin d'écrire : «*Le monde est là, avec lequel il faut à chaque instant que je me mesure.*» Il fut aussi l'un des premiers écrivains de sa génération à se passionner pour le cinéma, proposant des scénarios pour des films tirés de ses romans ou de ses nouvelles, réalisant lui-même un film.

Il aimait faire jubiler le langage, faire foisonner le verbe comme une chose vivante elle aussi dans ce monde animé par la même Vie universelle, par le même chant. Pour ce faire, il utilisa un riche lexique qui allait du parler naturel fidèle au terroir aux néologismes, les adjectifs restant toutefois sobres. Surtout dans sa «*première manière*» où triomphait la profusion lyrique, il faisait foisonner la luxuriance baroque des images, comparaisons et métaphores souvent filées, créant un univers onirique où l'animal, le végétal et le minéral se mêlent et se métamorphosent. Sur le plan narratif, il a multiplié les procédés. Dans le cycle du «*Hussard*», l'influence stendhalienne infléchit son style vers une facture plus classique, la phrase se faisant plus liée, la métaphore moins flamboyante, les descriptions plus dépouillées, la narration plus détachée, avec des ellipses imprévisibles et des raccourcis saisissants. Il affectionna les sentences volontiers cyniques, provocatrices ou singulières : «*On ne peut pas vivre dans un monde où l'on croit que l'élégance exquise du plumage de la pintade est inutile.*» («*Un roi sans divertissement*») - «*Méfiez-vous de la vérité, dit ce procureur (paraît-il), elle est vraie pour tout le monde.*» (ibid.) - «*Imaginer, c'est choisir.*» («*Noé*») - «*Je ne déteste pas les marchands de mort subite.*» («*Le hussard sur le toit*») - «*L'homme est aussi un microbe têtue.*» («*Le hussard sur le toit*»).

Loin d'être régionaliste, son œuvre, l'une des plus diverses et des plus riches du roman français contemporain, a une portée universelle. Le monde paysan et naturel, qu'il a observé, qu'il a relu au miroir de la Grèce antique et transfiguré par une imagination diluvienne, lui a servi à peindre la condition de l'être humain dans le monde, en société et face à ses propres questions morales et métaphysiques. Il est passé du panthéisme optimiste et lumineux de ses débuts à l'engagement pacifiste d'avant 1939, puis aux épopées de sa maturité, aux narrations complexes et denses de ses sceptiques et noires «*Chroniques*», à l'allégresse du cycle du «*Hussard*», à la sérénité conquise et à l'humour des dernières années. La religion n'était pour lui qu'une banque de l'ignorance, de la peur et du renoncement. Mais il ne croyait pas non plus au progrès parce qu'il se moquait du bonheur et qu'il n'avance jamais plus vite que quand l'Histoire devient folle. Or la vérité de l'Histoire, c'est qu'elle est

absurde et qu'on la subit. Ennemi des contraintes (et des constructions idéologiques et politiques qui les rendent légales), il revint toujours à l'individu.

Resté en marge de tous les mouvements littéraires dont il a parfois précédé les recherches, Jean Giono s'est imposé comme l'un des très grands romanciers du XXe siècle.

Il avait beaucoup de tendresse, d'humour, comme le prouvent les lettres de lui qui ont été publiées  
Sa lecture rend heureux.

Les poumons et les yeux légèrement gazés d'où des soins qu'il dut prendre toute sa vie, racontait cette guerre comme s'il en avait été le spectateur.

Comme il restait largement lu et étudié près de quarante ans après sa disparition, en novembre 2008, sous l'impulsion du Centre universitaire méditerranéen, la ville de Nice organisa un grand événement qui lui était consacré : le colloque "Passion Giono", avec Sylvie Giono, sa fille, Raoul Mille, Michel Déon, Pierre Magnan, Jean-Pierre Rudin, Pierre Bergé, André Peyrègne, Patrick Besson. Furent montrées des toiles inédites sorties de la maison manosquaine devenue un musée.

*André Durand*

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)